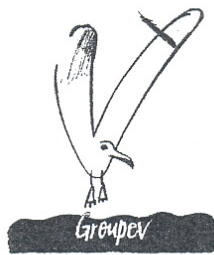


Le journal n°3
HEBDOMADAIRE du 18/02/00

Igicaniro

Rwanda 94



Sommaire

-Avertissement	p.2
-La couverture	p.2
-Le chemin du sens (suite)	p.3
-Le Coin des Hyènes	p.9
-Les Inédits	p.24
-« Il s'agit de développer deux arts... »	p.32
-Message	p.45

« Rwanda 94 »

Une production du Groupov En coproduction avec le Théâtre National de la Communauté Wallonie Bruxelles,
le Théâtre de la Place,

Bruxelles/Brussel2000, Ville européenne de la culture de l'an 2000. Avec l'aide du
ministère de la Communauté française, Direction Générale de la Culture, Commissariat Général aux Relations
internationales de la Communauté française de Belgique (CGRI) et de Théâtre et Publics asbl, et de la
Fondation Jacquemotte.

Avertissement

1/ Ce journal accompagnant notre travail, se situe sur le même terrain : le génocide de 1994, ses causes, ses protagonistes, ses langages. Il n'évoquera pas les événements depuis cette date, auxquels le Groupov reste extrêmement attentif, mais qui ne constituent pas notre sujet.

2/ L'essentiel de l'analyse historique et des grandes options dramaturgiques de « Rwanda 1994 », est contenu dans la volumineuse « note d'intention » d'octobre 1997. Le journal n'en remplace pas la lecture pour ceux qui n'en auraient pas encore pris connaissance (disponible au Groupov).

J.D.

La couverture

« Rwanda : la terreur n'a pas épargné l'âge tendre. Entre le 7 avril et le 4 juillet 1994, des milliers d'enfants rwandais sont morts victimes de massacres. D'autres ont été assassinés dans leur maison, dans des hôpitaux, des maternités, à l'école ou sur des terrains de sport, dans les campagnes et sur les barrages routiers. D'autres encore, arrachés aux bras de leur parents, ont été noyés, violés, brûlés ou enterrés vifs, blessés puis jetés dans les toilettes. Des dizaines de milliers d'enfants sont seuls, traumatisés, handicapés, sans ressources. »

Frédéric, mâchoire saccagée par une balle – sa famille tuée.

African Rights.

Le chemin du sens (suite)

Résumé : Le numéro précédent scrutait le déroulement de l'émission « Mwaramutse », nous arrivons à sa conclusion.

L'arrivée saisissante du dernier « fantôme électronique », la jeune fille qui perturbe en direct l'émission de Bee Bee Bee, la traduction et l'interprétation de son message par Colette Bagimont, sont les derniers éléments nécessaires au basculement de l'héroïne comme du spectateur dans la nouvelle dimension de la pièce: l'enquête.

Au passage, une retraite possible a été fermée. L'irruption de la jeune fille, selon Colette Bagimont, est d'abord une protestation sémantique. Le refus de désigner les événements de 1994 au Rwanda comme une « tragédie », le devoir de les nommer comme il se doit : un génocide. Entre les deux termes, exclusion du fatum et donc questionnement des causes et des responsabilités. Par là même, les Morts ont aussi fermé la porte à un spectacle de déploration, de bons sentiments, voire même de témoignage et de constat objectif. Le message interprété par Bagimont proscrit d'avance cette issue et prescrit un autre chemin : « Pourquoi ? »

A la différence de janvier 1999 et même d'Avignon, cette conclusion de l'émission est mise en valeur, l'engagement de Bee Bee Bee prend même un tour assez solennel - Autrefois, on avait l'impression que Bee Bee Bee sautait sur le « pourquoi » mis en évidence par Bagimont pour en finir avec un programme dont le contrôle lui avait largement échappé, et sa promesse ne semblait pas sérieuse - Impression renforcée par l'indicatif électronique discordant qui la coupait en plein dans sa tirade - Tout finissait en queue de poisson - Il était difficile après cela de croire à son engagement résolu, tel qu'il se manifeste dès le début de la troisième partie.

A présent, non seulement elle tire avec force les conclusions de l'émission et prête quasiment une sorte de serment devant les téléspectateurs, mais nous en soulignons l'importance en lui donnant pour la première fois tout l'écran. Le public voit Bee Bee Bee « humaine » et Bee Bee Bee télévisuelle, géante, affirmer clairement qu'elle accepte en notre nom à tous sa dette envers les Morts, et qu'elle mettra « toute la puissance dont elle dispose » au service de cette cause (1).

Et les Morts la prennent au mot - Ils viennent la chercher par la main, gentiment mais fermement, pour la soumettre à la « Litanie des Questions » - Pendant trente minutes un feu roulant de questions rwandaises va l'envelopper, et la musique va contribuer fortement à accentuer cet aspect obsessionnel - cela s'appelle d'ailleurs musicalement un « ostinato ».

(1) Il faut remarquer que « l'ancienne Bee Bee Bee » et la « nouvelle Bee Bee Bee » en gestation coexistent encore allègrement dans cette tirade presque pompeuse, tournée en « moi je », et où - s'engageant devant les morts et les vivants - elle donne la mesure de son effort par « le bouleversement de toutes les habitudes horaires de la chaîne ». . . quelque peu ridicule dans ce contexte. A nouveau Bee Bee Bee n'est pas une sainte, surtout à ce moment, mais cela n'enlève rien à l'importance de ce serment dans l'économie du spectacle.

Le développement de l'orchestration, l'adjonction du tambour de Muyango puis des voix, toute cette progression enivrante rappelle un peu la sensation du « Boléro » de Ravel où, à la fin, l'auditeur finit par être noyé dans le thème - Bee Bee Bee est quelque peu noyée dans les questions.

Mais, à la différence du Boléro, ce grand mouvement est régulièrement interrompu - pour repartir de plus belle, mais cependant il y a pauses. Ces pauses, le refrain chanté, ont pour effet de ramener chaque fois tout ce que nous venons d'entendre, tout ce paquet de questions, à son objet: « ces appareils qui diffusent l'information... »

Car à travers Bee Bee Bee, ce sont ici les médias qui sont mis, littéralement « à la question ». Trois choses sont adressées simultanément aux spectateurs pendant la « Litanie ».

A/ une grande quantité d'informations. Beaucoup de celles-ci leur échappent, d'autres sont très claires, mais de l'ensemble ils retiennent bien sûr le sentiment de leur ignorance et de la complexité d'un problème que, sans doute, comme la plupart, ils avaient étiqueté facilement: conflits ethniques. Le texte est construit de manière à ce qu'on sente bien que seuls des fragments d'une énorme histoire sont communiqués.

B/ la stigmatisation du rôle des médias et presque la disqualification de leur usage, quelles que soient les bonnes intentions proclamées: « Une hyène rusée... » etc. Le Chœur dit aussi : « ils infectent les cœurs et souillent les esprits ». Deux différences avec Avignon: on ne les présente plus comme « la source du mal », ce qui était erroné, mais comme ceux qui ont propagé l'épidémie ; ensuite on adopte le temps présent: « ils infectent... ». Car le Chœur ne les met pas en cause seulement pour la période du génocide, mais jusqu'à aujourd'hui même. Il ne s'agit pas seulement de RTLM, véhicule de mort, mais de toute l'information dans les pays occidentaux, et ceci reste d'actualité.

C/ La mise au défi de Bee Bee Bee et de cette « puissance » dont elle dit disposer. « Diront-ils ?.. Parleront-ils de ... ? qu'ils n'oublient pas de dire... » etc. Le Chœur prend Bee Bee Bee au mot de son serment, mais il lui donne aussi la mesure de ce qui devrait alors être osé.

Le tout a déjà l'allure d'un dossier d'instruction: des noms, des dates, des faits s'accumulent. Un procès reste à instruire. Est-ce que la TV peut être ce lieu de vérité et de justice? Les refrains semblent induire que non.

Face à nous, pétrifiée sur sa chaise, tout le Chœur rassemblé dans son dos, Bee Bee Bee encaisse. Désormais, la musique prévoit une réaction récurrente: parfois, dans le flot de la litanie, Bee Bee Bee poussera quelques notes sur un simple son « Ha , », comme si – suffoquée – son cœur débordait. Et ce devrait être son cas, et le nôtre – Fin de la deuxième partie. Entracte.

Il faut remarquer qu'au début comme à la fin de ce premier grand pan de la pièce, l'humanité - genre et famille - est posée comme le véritable interlocuteur de notre travail.

Yolande commence son témoignage par « je suis un être humain de la planète Terre » et elle conclut debout, main levée paume vers nous: « Moi, Yolande Mukagasana, je proclame à la face de l'humanité... » - De même, le chœur termine la « Litanie des questions » en disant: « A travers nous, l'humanité vous regarde tristement » etc.

Ce type d'adresse, jugée par certains trop solennelle, emphatique (Pour qui se prennent-ils ?), est pourtant la seule mesure juste de la question posée par 1994. Les gens massacrés avaient été exclus de l'humanité. « Si c'est un homme... ». Cette question est entre les mains de tous, elle restera vaine tant qu'un génocide sera regardé comme un « dommage collatéral » de l'évolution. Celui qui pense comme cela est déjà prêt à accepter, un pas plus loin à justifier, un pas plus loin à participer à "horreur".

Il nous paraît aussi heureux que tout ceci s'achève dans un grand mouvement musical où les deux cultures, occidentale et rwandaise, coexistent avec bonheur, sans s'exploiter, sans concessions, dignement. Il y a dans cet acte même comme la promesse d'un dépassement possible des questions posées. En tout cas, dans cette direction: pouvoir œuvrer ensemble dans le respect des différences.

J.D.

A suivre...



Jacques Delcuvelier
« La conférence »
Janvier 1999

Le Coin des Hyènes

Article tiré du « Goliath Magazine » n° 48-49 - spécial été 1996.
RWANDA, GÉNOCIDE AN II

Les mensonges par de l'abbé Maindron



Gabriel Maindron

Gabriel Maindron, prêtre de la paroisse Crête-Congo-Nil, est l'une des grandes figures missionnaires de l'Église catholique au Rwanda. Il a souvent fait la "Une" des journaux occidentaux après le génocide de 1994. Un livre lui a même été consacré : *Rwanda : Gabriel Maindron, un prêtre dans la tragédie*¹. Originaire de Vendée, il était au Rwanda depuis plus de trente ans. Aussi, avait-il coutume de dire qu'il était plus Rwandais que les Rwandais. Or, son attitude durant la tourmente génocidaire, il y a deux ans maintenant, n'a pas été des plus claires. Nous l'indiquions, en juillet 1995, lors de la sortie du numéro de *Goliath*² consacré au rôle de l'Église pendant le génocide rwandais. Cette information nous valut alors de nombreuses attaques des milieux catholiques soi-disant éclairés ! Aujourd'hui, après une enquête de plusieurs mois et une investigation sur place, *Goliath* est en mesure de confirmer ce qu'il avançait dès l'an dernier : Maindron était du côté des massacreurs. Il savait que tout allait se savoir.

Aussi, a-t-il anticipé les questions de ceux qui pouvaient lui reprocher son attitude. Il proposera alors une interprétation des événements en omettant les noms des lieux et surtout des personnes (mais pas celle des survivants...), pour des raisons de sécurité, dit-il (voir encadré page 80). Mais qui donc l'abbé Maindron veut-il protéger ? Pas les victimes, elles ne risquent plus rien. Il ne peut s'agir que de la sécurité des criminels. Question : quelle est alors la valeur de son témoignage ? D'autant que la Crête-Zaire-Nil est une région où ce qui s'est passé durant le génocide reste peu connu jusqu'à ce jour. Pour deux raisons au moins :

— pendant l'extermination des Tutsis, cette zone géographique est derrière les lignes des Forces armées rwandaises (les FAR) ;
— aujourd'hui, son accès est rendu difficile par l'état des routes — souvent minées — et par les menaces constantes que les infiltrations de commandos, à partir du Zaïre voisin, font peser sur l'ensemble de la frontière ouest. On comprendra donc la difficulté, mais aussi l'intérêt, d'une telle investigation au cœur d'une région qui fut l'un des hauts lieux du génocide.

La rédaction de *Goliath*

1) *Goliath magazine* n° 43, juillet/août 1995, "Rwanda: la machette et le goupillon".

2) *Rwanda: Gabriel Maindron, un prêtre dans la tragédie*, éditions de l'Atelier, 1995, Voir également la revue *Dialogue*, n° d'août septembre 1995.

REPERES

1^{er} octobre 1990

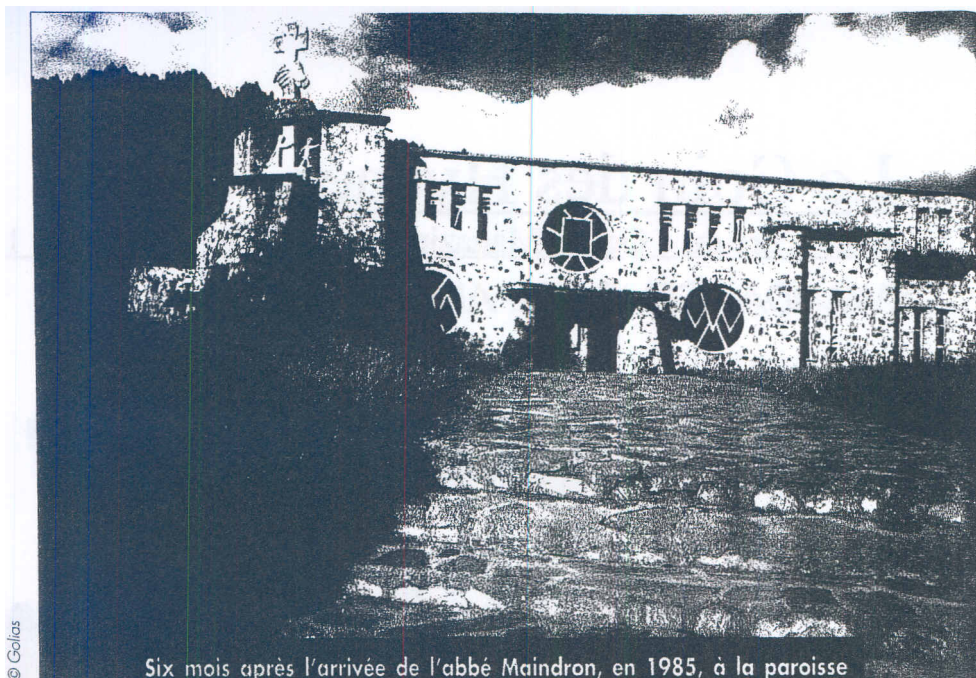
Attaque du FPR, le Front patriotique rwandais, préalablement inconnu du commun des Rwandais, qu'ils soient Hutus ou Tutsis.

21 juin 1991

Adoption de la Constitution consacrant le multi-partisme. La CDR (Coalition pour la défense de la République) naît seulement en mars

1992, presque 6 mois après le MDR, PSD, PL et PDC (ce qui ne veut pas dire que l'esprit extrémiste hutu n'existait pas avant).

Hutus et Tutsis vivaient en harmonie dans la région de la Crête-Zaire-Nil, qui n'avait pratiquement pas souffert des massacres de 1959-1961, ni des épurations ultérieures.



© Gallias

Six mois après l'arrivée de l'abbé Maindron, en 1985, à la paroisse Crête-Congo-Nil (notre photo), l'ambiance change. Le nouveau curé des lieux n'aura de cesse d'alimenter la zizanie entre Hutus et Tutsis...

Six mois après l'arrivée de l'abbé Maindron, en 1985, à la paroisse Crête-Congo-Nil, l'ambiance change. Alors que les Hutus et les Tutsis cohabitent et travaillent en bonne harmonie, le nouveau curé des lieux n'aura de cesse d'alimenter la zizanie entre Hutus et Tutsis. Il cherchera notamment à évincer le responsable du conseil de la paroisse, Mathias Abimana, un enseignant tutsi reconnu par tous comme un homme et un chrétien d'une grande rectitude morale.

A partir d'octobre 1990, et ce pour faire pièce à ses confrères prêtres tutsis, l'abbé Maindron va progressivement s'appuyer sur quatre prêtres hutus extrémistes:

-l'abbé Jean-Baptiste Ntamugabumwe, directeur de l'école secondaire de Murunda, mais surtout propagandiste du parti CDR (Coalition pour la défense de la République) pour la région de Kanage. En collaboration avec le docteur Jean-Baptiste Gatorano, responsable de l'hôpital de Murunda, cet ecclésiastique a mis en place la structure du parti CDR dont la direction a été confiée au directeur de l'école primaire de Kanage qui habitait à Gisiza (commune de Kayove) ;

-l'abbé Athanase Seromba, originaire du secteur de Kagano, cellule Tangabo en commune de Rutsiro, était très attaché à l'abbé Maindron qui était son "père spirituel", C'est lui qui a fait démolir

l'église de Nyange sur 2 000 Tutsis vivants réfugiés à l'intérieur, au moment du génocide de 1994 ;

-l'abbé Urbain Twagirayezu, né dans la paroisse de Biruyi, commune de Kayove, secteur Ngabo. Ce prêtre milite dans le parti CDR où il est perçu comme le véritable cerveau du groupe de la région. Au grand séminaire de Nyakibanda il est connu pour ses articles anonymes qu'il faisait publier dans les journaux en vue de susciter des divisions entre ses collègues séminaristes et les prêtres professeurs. L'abbé Urbain est le vicaire de l'abbé Maindron. Au moment des événements du génocide, il circulait armé avec les milices;

-l'abbé Balthazar Habimana, vicaire à Birambo, présent lui aussi lors de la destruction de l'église à Nyange.

Fort de l'appui de ces quatre élèves disciplinés, l'abbé Maindron n'hésitait pas à affirmer que ces confrères prêtres tutsis détenaient des armes, entretenaient une correspondance suivie avec les Inkotanyi (les militants du FPR, le Front patriotique rwandais) et qu'ils recrutaient des jeunes pour eux. Ainsi, il s'attaquait régulièrement aux abbés Clément Kanyabusozo, Adrien Nzanana et Joseph Sekabaraga, tous les trois disparus aux cours du génocide.

A partir des années 90, Maindron ne cachera plus son penchant ethniste. Il s'alignera sans discontinuité sur la poli-

tique du régime du président Habyarimana, dont il était un proche, même s'il lui arrivait de sauver les apparences quand les circonstances l'exigeaient. En 1992, par exemple, la région de Murama où vit toute une population tutsie habituellement persécutée, a été le spectacle d'importants massacres commis par les Interahamwe (milices) commandés par le bourgmestre de Kayove, Isidore Maburakinde et le directeur de l'ORTPN (l'Office rwandais du tourisme et des parcs nationaux), Juvénal Uwiringiyimana. Une fois rendu sur place, l'abbé Maindron expliqua alors(1) qu'il a prit un micro pour calmer le jeu. Or, pourquoi quelques jours après, quand il va dire la messe à Murama, accompagné de l'abbé Urbain, qui n'était pas son vicaire à l'époque, laissa-t-il faire à ce dernier une homélie incendiaire sur le mode: « *Le FPR a attaqué et les Tutsis ont commencé à se réjouir. Les Hutus se sont fâchés et ils ont tué des Tutsis. C'est la colère légitime des Hutus qui s'est manifestée...* » Ces propos rapportés par un témoin de la scène n'ont fait l'objet d'aucune réaction de la part de l'abbé Maindron. Pis même, ils ont atterré les fidèles présents, en attente d'une parole de soulagement et d'apaisement. Certains diront que « *ce jour là, nous avons vu le péché en habit liturgique* ». D'autres: « *C'étaient des démons en soutane.* » D'autant que ces propos aggraveront la situation parce

que perçus comme soutien aux responsables de la chasse aux Tutsis. Après la célébration, et avant de rentrer chez eux, l'abbé Maindrone et son acolyte rendront visite au bourgmestre de Kayove. Ils n'ignoraient rien du rôle que celui-ci avait joué dans l'organisation des massacres. Maindrone pourra se vanter, ensuite, d'avoir fait communier - ensemble - les tueurs et les familles des victimes...

A partir de cette date, Maindrone commencera à montrer son vrai visage. Exemple : une équipe du centre des handicapés de Gatagara se déplace à la Crête. Elle tombe sur une manifestation. A la barrière, les Tutsis du groupe sont tabassés sauvagement. Ils arrivent en sang au pied de la paroisse, en commune de Rutsiro où le bourgmestre, Raphaël Benimana, donnera l'ordre de faire déguerpir les "coupables" qui réussiront - cependant - à se réfugier chez des religieuses espagnoles, les Petites sœurs de Jésus. Elles habitent à deux pas de l'abbé Maindrone. La supérieure de la communauté, Sœur Théophila, une Hutue, les protège et

leur permet de s'enfuir. Or, lorsqu'une enquête sera diligentée pour connaître le teneur des événements, l'abbé Maindrone recommanda à sa voisine de taire la vérité des faits. Plus tard, celle-ci confiera à l'évêque de Nyundo le comportement scandaleux de Maindrone.

Toujours durant cette période où le pouvoir du président Habyarimana surveille de près les familles tutsies afin de savoir si leurs jeunes garçons s'engagent dans les maquis du FPR, un enseignant, le vieux Biraro, est appelé par Maindrone pour se voir signifier cette injonction : « *Tu ne peux plus approcher la table de communion parce que ton fils est parti dans les maquis avec le FPR...* »

A l'affût de tout, le curé de la Crête n'hésite pas non plus à recourir à la provocation. En février 1994, soit deux mois avant le début du génocide, il invite à la sortie de la messe la sœur d'un prêtre rwandais tutsi, Odette Mukayiranga. Il la suspecte d'entretenir des liens avec le FPR : « *Je te prête mon téléphone. Appelle les gens du FPR et dis leur que s'ils ont des armes, nous, nous avons des machettes...* » Le lecteur appréciera le pluriel de majesté... Rien d'étonnant en la matière; les positions de Maindrone pour le parti CDR étaient connus de tous dans la région. Ne faisait-il pas campagne - en personne - pour ce parti extrémiste?

Autre exemple: au début de l'année 1993, une réunion politique se tient au Centre de négoce de la Crête. Elle est animée par Martin Bucyana, le président national de la CDR ; celui qui s'est fait traduire *Mein Kampf* de Hitler par un Père blanc, Johann Pristill (*voir plus loin notre enquête*). L'abbé Maindrone, aux premiers rangs de l'assistance, prendra la parole sans sourciller. Or le fait passera tellement inaperçue que la presse s'en fera l'écho quelques jours après: « *Incroyable, un blanc CDR* », titre *Isibo*, un journal de l'opposition démocratique.

Toutefois l'engagement politique de Maindrone va au-delà du simple alignement idéologique. Il passe par des compromissions nauséabondes. Tel son soutien constant auprès du bourgmestre de Rutsiro, Raphaël Benimana, impliqué, notamment, dans les massacres contre des éleveurs tutsis, les Bagogwe, réfugiés dans la région suite à une précédente campagne d'extermination (*voir encadré page 76*). En janvier 1993, alors que le

déchaînement de violences contre l'opposition politique trouve un nouvel essor, le régime d'Habyarimana choisit comme nouvelle cible les Bagogwe. Ces événements alerteront l'opinion publique internationale et feront l'objet de commissions d'enquêtes sur la violation des droits de l'homme. Ainsi à Rutsiro le bourgmestre, ami de l'abbé Maindron, organisera un plan d'évacuation forcé. Plusieurs dizaines de Bagogwe seront installés dans un camion-benne conduit par un certain Cyanakuro. Ils seront ensuite "déchargés" dans un précipice de la colline de Kabaya (secteur Bwiza). Tous périront.

Le 9 février 1993, après enquête, et devant les réactions de nombreuses associations des droits de l'homme, le conseil du gouvernement suspend provisoirement Raphaël Benimana. Or, plutôt que de se soumettre à cette décision, ce dernier refuse de quitter son poste, prétextant l'attente d'une notification officielle du président de la République. Cependant, le 15 février 1993, l'édile est démis officiellement de ses fonctions par le préfet de Kibuye qui nomme le conseiller Rwatangabo - un vieux sage - pour assurer l'intérim. La contre-attaque du bourgmestre "démissionné" ne se fait pas attendre. Il demande à ses intimes d'écrire une lettre aux autorités afin de plaider son innocence et - par là - démontrer qu'il est victime d'un complot. Pour ce faire il s'appuie sur son ami de toujours, l'abbé Maindron, qui dès le 10 février, avait déjà réagi par une lettre au premier ministre d'alors, à qui il demandait, purement et simplement, l'annulation de la décision.

Dans le même temps, Maindron et Benimana décident de faire signer un texte de soutien au bourgmestre par les Bagogwe survivants. Chantage à la clé. En effet, gestionnaire de l'aide internationale, octroyée à l'occasion de l'arrivée des éleveurs tutsis dans la région (début 1990), l'abbé Maindron invite les représentants des Bagogwe pour les convaincre de signer. Le message est le suivant: « Si vous ne signez pas que le bourgmestre est innocent, vous n'aurez plus d'aide. » Consigne est donnée en ce sens au diacre ougandais Paulien Biryaho qui détient les clés du stock des aides. Tous les Bagogwe signeront. L'un d'eux, Boniface Niragira, alias Bushati - un des rares rescapés du génocide de

1994 - raconte : « L'abbé Maindron vint nous faire signer de fausses déclarations selon lesquelles notre bourgmestre était un innocent, victime de calomnies. Il fallait signer pour qu'il puisse retrouver son poste. Il nous menaçait de stopper toute l'aide qu'il nous accordait. Contraints et forcés nous avons signé. » Puis, muni de ces déclarations, Maindron entreprendra des démarches auprès de l'ambassade de France à Kigali où il a l'habitude de se rendre.

D'autant que Maindron entretient d'excellentes relations avec le lieutenant-colonel Chollet, le tout-puissant conseiller militaire français du président Habyarimana(2). Un document top-secret ne fait-il pas régulièrement la navette entre Kigali et la Crête... En effet, un courrier confidentiel, oublié par mégarde sur un bureau de la paroisse - Maindron est un grand distrait semble indiquer que Munderere (son surnom rwandais) aurait aussi fait du renseignement militaire... Bref, les deux hommes se connaissent et cela peut faciliter certaines démarches auprès de l'entourage du président.

Parallèlement, les populations de Rutsiro s'organisent, scandalisées de voir Maindron soutenir publiquement une autorité criminelle. Un texte est signé par environ deux cents personnes de tous les secteurs de la commune, sans distinction d'appartenance ethnique ou politique. A ces signatures est joint un rapport sur le bourgmestre. Document accablant puisqu'il fait toute la lumière sur les actes criminels et les injustices qui ont jalonné - dix ans durant - son mandat à la tête de la commune. On apprend, entre autres, qu'en plus de ses responsabilités dans le massacre des Bagogwe, il n'a pas hésité à s'emparer des troupeaux de ses victimes. Et que pour mener à bien cette entreprise, il avait bénéficié de la complicité d'un dénommé Byumvuhore de Birambo (commune de Rutsiro), le chef des bergers avec lequel il entretenait plus de cinq cents têtes de bétail... sur des terrains qu'il avait extorqués de force aux populations de la rizière près de la forêt de Gishwati.

Bref, au vu de ces méfaits, le document demande au ministre de l'intérieur de rendre définitive la suspension du bourgmestre Benimana. Or, en juin 1993, il sera réhabilité et retrouvera son bureau communal. Les amis de

Maindron ont fait le nécessaire. Quant au brave Mgr Kalibushi, l'évêque de Nyundo, il se laissera manipuler par Maindron et couvrira lui aussi Benimana. Pourtant il avait été alerté par un certain nombre de chrétiens du diocèse qui lui demandaient de "réprimander" Munderere à cause de ses manigances. L'évêque ne bougera pas ; il est vrai que grâce à l'entremise de Maindron, le bourgmestre a deux enfants au séminaire de Nyundo...

Toutefois, les amitiés de Maindron ne se limitent pas au seul sinistre Raphaël Benimana. Un autre personnage complète le duo: l'instituteur Elias Basenyewenda. En 1993, il dirigera un commando qui détruira les classes de l'école de Manihira et molestera les instituteurs du parti MDR à l'occasion des manifestations d'opposition du MRND aux accords de paix d'Arusha.

Révoqué de ses fonctions d'inspecteur des écoles de la commune, il sera promu dans le même temps, assistant bourgmestre par le ministre de l'intérieur, grâce, notamment, à Rwombo - surnom donné au chef de cabinet de la présidence de la République Enock Ruhigira. Sa mission consistera désormais à seconder le bourgmestre Benimana tout en accomplissant sa mission de président du MRND-CDR dans la commune de Rutsiro.

Aux côtés de Maindron qui participe à toutes les réunions politiques de l'extrémisme hutu, on trouvera aussi Paulin Nkubili, procureur de la République, Gervais Twahawernimana, mais surtout Anastase Kanyemanza et l'instituteur André Nsingayehe (membre du conseil de la paroisse), les deux responsables du parti CDR de la région (Rutsiro, Mabanza et Kayove). D'autres personnes viendront encore élargir la composition du noyau dur, à l'instar du vicaire de l'abbé Maindron, Urbain Twagirayezu, dont on a déjà signalé l'engagement radical puisque il a lancé des grenades aux côtés des miliciens durant le génocide.

Les réunions politiques se déroulent souvent à la paroisse. Ainsi lorsque le bourgmestre Benimana fut rétabli dans son poste, l'abbé Maindron suggéra l'initiative d'une rencontre de presse organisée chez lui. Tous les représentants des partis politiques de la commune avaient été invités, à savoir le MDR représenté par Félix Munyaneza, le PL avec Emmanuel Uwimana, le MRND

avec Elias Basenyeruwenda, le PSD avec Stanislas Haguminshuti, et enfin la CDR représentée par Anastase Kanyemanza. En fait, l'objectif de cette réunion était de traiter de la place du parti CDR au sein du futur gouvernement de transition. Et Maindron d'intervenir sur son thème désormais favori : «*La CDR est le parti du peuple majoritaire, il doit donc largement participer au gouvernement de transition. Et si cela ne se fait pas, il y aura la guerre.* » D'ailleurs, on retrouvera ce leitmotiv dans le journal de Maindron publié dans la revue *Dialogue* (3) après le génocide de 1994.

La panoplie du militant CDR

En dehors de son cénacle de militants fidèles, Maindron - à qui il arrivait d'arborer le chapeau de la CDR avait pour habitude de poursuivre ses palabres politiques au "bistrot de Deo" (Deogratias Bizimungu). En effet, au moment des accords d'Arusha (août 1993), n'y clamait-il pas qu'« *il fallait abattre les Inkotanyi si on voulait la paix* » et de répéter qu'« *aucun Tutsis ne survivrait si la CDR n'était pas représentée dans le gouvernement de transition* ».

Propos de comptoir, diront certains, peut-être, mais comment analyser l'attitude de Maindron quand, devant un parterre d'élus et de hauts fonctionnaires de la région, venus lui rendre visite à la paroisse Crête-Congo-Nil, il

prononça - toujours à propos des accords d'Arusha - les phrases suivantes : « *Le pouvoir, c'est comme une femme, ça ne se partage pas!* » (sic) La satisfaction des autorités présentes était à son comble. Parmi elles, le député Cyprien Munyampudu, membre des escadrons de la mort et l'un des organisateurs du génocide à venir. Des membres du conseil de la paroisse qui assistaient à cette visite officielle comprendront alors définitivement que « *Maindron ne participait pas à l'unité des Banayrwanda* ».

Mais la panoplie du parfait militant CDR serait incomplète si l'on ne précisait pas le soutien actif de Maindron aux médias génocidaires, tel le journal *Kangura* et la radio *RTL*M (*Radio-télé des milles collines*) de Kigali, récemment connectée dans la région. D'autant que l'engagement de Maindron le mettait en porte-à-faux avec nombre de ses confrères prêtres, hutus et tutsis confondus. Ainsi, lors d'une réunion des pasteurs du diocèse de Nyundo, le 28 décembre 1993, "Gabriel" manifesta violemment son désaccord avec le texte signé par les prêtres, lesquels inquiets de l'évolution de la situation politique du pays et surtout qui condamnera l'armement des milices hutues organisé par le pouvoir en place. Maindron, partisan de cette méthode pour contrer les maquis du FPR, s'exclamera alors, rouge de colère : « *De toute façon le Rwanda ne pourra être sauvé que par la CDR!* » Or, il faut savoir que la distribution des armes dans la préfecture de Kibuye et de

Gisenyi avait déjà commencé en octobre et novembre 1993 et qu'elle était accompagnée d'entraînements militaires intensifs qui se poursuivront jusqu'en mars 1994. Conseillers communaux, membres des comités de cellules, plusieurs agents de l'Etat et surtout beaucoup de jeunes - tous membres ou sympathisants des partis MRND et CDR - étaient alors régulièrement transportés par les autobus de l'Onatracom (Office national des transports en commun) vers les camps de tir choisis par les militaires instructeurs des FAR (les Forces armées rwandaises).

Durant toute cette période, des rumeurs, puis des informations de plus en plus persistantes, faisaient état du projet d'extermination des Tutsis et de tous les opposants politiques au régime en place; ceci afin d'annuler la mise en œuvre des institutions prévues par les accords d'Arusha (*voir nos documents confidentiels plus haut sur la préparation du génocide*). Comment Maindron au cœur de la politique de la CDR pouvait-il ignorer de telles visées et de telles manœuvres ? Ses multiples avertissements à ce sujet, n'étaient-ils pas le prélude à ce qui se tramait et dont il savait la concrétisation immédiate au cas où "l'ennemi" se ferait de plus en plus menaçant? Très concrètement, comment l'abbé Maindron pouvait-il ignorer, par exemple, les séances d'instruction de tir dispensées aux membres du groupe Benimana par deux anciens militaires de sa connaissance: Eric Bizimana et Thomas Abariho ?

Le génocide des Bagogwe

Quand Maindron couvre le bourgmestre Rutsiro, responsable en 1993 de l'élimination de dizaines de ces éleveurs tutsis, il ne fait pas que soustraire un individu à la justice des hommes, il crucifiera à nouveau l'histoire de ces « parias » de la société rwandaise.

Les Bagogwe sont des Tutsis vivant depuis 3 ou 4 siècles autour de la forêt naturelle des volcans, et à la lisière de la forêt naturelle des volcans, et à la lisière de la forêt de Gishwati. Leur principale activité fut toujours, jusqu'à la fin des années quarante, l'élevage des bovins.

Coupés du pouvoir central du pays pendant plus d'un siècle, ils ont été très peu influencés par son évolution politique, sociale et culturelle. De ce fait, ils n'ont pas participé à la gestion politique. C'est ce qui les distinguait des anciens Tutsis, jusqu'à l'arrivée des Européens, vers la fin du siècle dernier.

Cependant, l'époque qui a suivi ne les a pas non plus rapprochés des autres groupes humains. Avec l'arrivée des Européens, la période de paix des Bagogwe prit fin alors que, pour les autres, commençait celle de la paix imposée par l'occupant et la collaboration avec lui. Le choc fut brutal et dramatique pour les Bagogwe qui s'opposèrent, à Ruhengeri et à Gisenyi, à l'avancée des Allemands.

Mais c'est surtout l'administration coloniale belge qui leur rendit la vie difficile, voire intenable. Ce fut d'abord la création du « Parc national Albert » qui leur enleva une grande partie de leur espace vital ; ce fut ensuite l'importation des cultures de pyrèthre, avec son cortège de travaux obligatoires et le fouet, qui amputa le domaine traditionnel des Bagogwe de vastes étendues de terre, sans compensation ni reconversion aucune ; puis l'instauration d'un système dit « Umugogoro » pour approvisionner obligatoirement et gratuitement en lait, les agents de l'administration coloniale ; l'effort de guerre, obligatoire, consistant à fournir aussi, gratuitement, les bêtes de boucherie aux armées et à l'administration coloniale, ce qui décima les troupeaux des Bagogwe.

Toutes ces politiques coloniales se conjuguèrent pour désarticuler et disloquer tout un peuple, jadis autosuffisant, indépendant et fier, et le transformer en un peuple arriéré, relégué, marginalisé, atomisé. Toutefois la *pax belgica*, qui durait déjà depuis plus de 30 ans, était à sa

fin. L'ordre néo-colonial allait bientôt commencer avec plus d'injustice et de brutalités pour les bagogwe avant de culminer à leur extermination totale dans les années 90.

En 1960, après l'incendie de leurs habitations, et à cause de l'insécurité qui pesait sur tous les Tutsis en général, la plupart des Bagogwe passèrent la frontière avec leur bétail et s'installèrent au Zaïre qui venait d'accéder à l'indépendance. Une autre partie cependant resta sur place, malgré les injustices et les humiliations. Pour dissuader le retour des réfugiés, les nouveaux dirigeants distribuèrent les terres des Bagogwe à leurs partisans. La deuxième République apporta aux Bagogwe un réel soulagement, même s'ils ne récupérèrent pas leurs terres.

Or, quand éclata la guerre avec les rebelles du FPR (les Inkotanyi) en octobre 1990, les Bagogwe pouvaient difficilement se douter qu'ils feraient à nouveau l'objet de représailles brutales de la part des autorités locales.

Le génocide des Bagogwe a commencé de façon systématique après le raid des rebelles Inkotanyi sur la ville de Ruhengeri, dans la nuit du 22 au 23 janvier 1991. Cette attaque spectaculaire et meurtrière, fut ressentie avec humiliation par les responsables civils et militaires originaires de la région et très influent au sein du régime. Survenue après la promesse de vengeance faites aux Forces armées par le chef de l'Etat, à Gabiro en novembre 1990, l'opération des rebelles a fourni l'occasion rêvée depuis le début du conflit, de mener une répression féroce contre les Tutsis. Les Bagogwe étaient dans leurs champs d'opération ou à proximité. Peu importe leur état de marginalisés, leur passé en-dehors des luttes pour le pouvoir ou leur ignorance totale des protagonistes du conflit en cours. Il fallait offrir une victime à cette armée humiliée et aux populations fanatisées par trois mois de propagande raciste. En-dehors du regard indiscret des observateurs étrangers, les Bagogwe constituaient une proie facile, idéale. Dans leur progression vers la frontière vers la frontière nord, en commune de Kinigi, les militaires exécutèrent tous

les Bagogwe. En commune de Mukingo, la chasse aux Bagogwe a été organisée par le bourgmestre en personne. En commune Nkuli, plus à l'ouest, le bourgmestre organisa le massacre des Bagogwe à partir du 25 janvier 1991 avec l'appui d'un lieutenant.

Dans le Bushiru, région d'origine du Président de la République et d'autres hauts dignitaires du régime, les mêmes causes se sont répétées. Dans la région de Bugoyi (communes Mutura, Kanama et Rwerere), c'est le camp militaire (sur la commune de Mutura) de Bigogwe qui a déclenché les massacres dans la nuit du 3 et 4 février 1991. Précisons que Mutura est la région traditionnelle des Bagogwe (leur appellation vient d'une colline située près du camp militaire et appelée « *Ibere rya Bigogwe* »). Il a fallu attendre octobre 1991 pour être informé sur ces carnages. Ce sont surtout les journalistes ainsi que les organisations humanitaires et de défense des droits de l'homme, aussi bien rwandaises qu'étrangères, qui ont continué à alerter l'opinion publique. L'évêque de Nyundo, Mgr W. Kalibushi serait intervenu personnellement, et à plusieurs reprises auprès des autorités locales, préfectorales et nationales, pour essayer d'arrêter le génocide. Mais il n'a pas été soutenu par ses collègues. Or si l'épiscopat rwandais avait mis tout son poids dans la défense de ces innocents, il n'y aurait pas eu autant de morts.

Mais l'heure était à la croisade contre les « complices » des rebelles du FPR. N'est-ce pas MGR Misago l'actuel évêque de Gikongoro (voir *Golias* n°46). Seul l'évêque de Kabgayi, Mgr Thaddée Nsengiyumua, signera en novembre 1991 une lettre de protestation dénonçant les massacres perpétrés contre les Bagogwe. La liquidation des rares survivants sera poursuivie, en 1993, sous différents prétextes.

Lors du génocide de 1994 le drame des Bagogwe commencé en janvier 1989, trouvera son dénouement. A quelques exceptions près, aucun Bagogwe ne réchappera aux tueries. Aussi, quand Maindron justifie et couvre le bourgmestre de Rutsiro, responsable de l'élimination de plusieurs dizaines de Bagogwe, il crucifie une nouvelle fois ces « faibles » et ces « petits », ceux-là même dont il n'avait pas honte de parler – en leur nom – au cardinal Etchegarray lors de sa visite à Kibuye au

cours de la tourmente. Vous avez dit républicain ?

Comment l'abbé Maindron pouvait-il ignorer que chacune des personnes qui constituait cette équipe possédait des armes à feu en prévision de... N'était-il pas un proche des individus suivants :

- Barnabé Twagiramungu, lors du génocide de 1994 il distribuait des jerricans d'essence à Kibuye à bord de sa camionnette Daihatsu (voir à son sujet notre enquête plus loin) ;

- Appolinaire Nkumbuye, le substitut du Parquet à Kibuye, mais originaire de Rutsiro ;

- Venant Manikuzwe, commerçant ; - Elie Ngirabame ;

- Charles Hishamunda, il a fait partie de l'armée sous la première République de Kayibanda. Pendant le génocide, il avait deux fils à l'armée, avec pour l'un deux au moins un grade d'officier. Hishamunda était depuis très longtemps connu pour son ethnisme virulent ;

- Michel Ntahomvukiye, commerçant ; - Eric Bizimana, commerçant, ex-militaire ;

- Simon Ntamuhwe, commerçant ; - Thomas Abarimo, commerçant, ex-militaire ; - Elie Hakizimana, moniteur agricole ;

- Ariel Iyomenyakare, commerçant ;

- Ntahompagaze, alias "millionnaire" ;

- Elie Basenyuwenda, instituteur, assistant du bourgmestre (voir plus haut) ;

- Bendera, "boy-chauffeur" ;

- Cyriaque Bisengimana, alias "Savimbi". Il était à la tête de ceux qui ont organisé et participé aux massacres à la paroisse de Kibuye (voir à son sujet notre enquête plus loin).

Liste non exhaustive, parfaitement connue de Maindron dont tous les acteurs sont aujourd'hui réfugiés au Zaïre et qui ont tous participé(4) au génocide, à un titre ou à un autre. C'est dire l'importance des ramifications du réseau Maindron...

D'autant que les sympathies de Maindron pour le président Habyarimana sont bien connues. Ne sera-t-il pas décoré de l'Ordre national de la paix avec le grade d'officier le 5 juillet 1981(5) pour son action en faveur du développement de la région de Kibingo où il exerçait son ministère avant d'arriver à la Crête-Congo-Nil en 1985. Les apparitions de la Vierge à Kibeho(6), "managées" par Maindron, renforceront l'amitié entre le prêtre vendéen et l'entourage présidentiel.

Pour preuve, le passage consacré au chef de l'Etat dans l'ouvrage? que Maindron consacrera aux phénomènes mariaux de Kibeho : « *C'est un homme sage et intelligent, qui sait s'entourer de compétences. Sous son autorité le Rwanda connaît une ère de prospérité. C'est aussi un chrétien convaincu. Sa famille a suivi avec intérêt les événements de Kibeho.* » Et la présidence d'offrir à Maindron la logistique nécessaire pour drainer les foules vers Kibeho, le " Lourdes " du Rwanda.

Mieux, au moment du génocide, Maindron prendra la défense du président Habyarimana : « *Cette guerre voulait remplacer la dictature qui soi-disant était détesté dans son pays, lui et toute sa clique « Akazu ». La réaction de la population à sa mort montre plus qu'un plébiscite. Combien Habyarimana était populaire... »*

Les « oublis » de Munderere

Aussi, quand le 6 avril 1994, Juvénal Habyarimana périt dans l'avion qui le ramène à Kigali, il est facile de comprendre que Maindron écrira à sa manière les événements qui en découleront, allégés des zones d'ombre qu'une enquête sur place permet d'élucider sur nombre de points. Il est vrai que l'interprétation idéologique que Maindron fera des événements dans son journal(8) et son livre(9) peut aider à situer les mobiles de ses "oublis".

Ainsi, comme ils en ont l'habitude depuis des années, l'évêque de Nyundo et ses prêtres se réunissent après les fêtes de Pâques pour échanger et réfléchir sur la pastorale du diocèse. Le mercredi 6 avril 1994, cette rencontre se terminera dans les locaux du petit séminaire Saint-Pie X à Nyundo. Il est 15h30, et seuls les prêtres des paroisses proches ont pu regagner leur domicile ; les autres préférant passer la nuit à Nyundo, les uns au petit séminaire, les autres à l'évêché pour pouvoir partir le lendemain.

L'abbé Jean-Baptiste Tuyishime, prêtre à Kibuye, raconte : « *Le jeudi 7 avril à 5 h 15, nous apprenons par un communiqué diffusé sur les antennes de Radio-Rwanda, la mort du président Habyarimana .. le même communiqué empêche tout déplacement, chacun devant rester là où il se trouve. Pour ceux qui connaissent bien la politique du pays, surtout depuis le début de la guerre d'octobre 1990, la suite n'était pas difficile à imaginer... »* Or,

Maindron qui se trouve à Kigufi, au domaine de la Trinité où il a passé la nuit - c'est l'ancienne résidence de l'évêque de Nyundo - rentre chez lui sans difficultés majeures malgré les 85 kilomètres qui le séparent de sa paroisse. En fait, il est accompagné des miliciens du parti CDR (les Impuzamugambi) et de ceux du parti MRND (les Interahamwe).

On en conviendra, de tels "gorilles" facilitent le passage aux barrières de contrôle ! Mais de cela, Maindron n'en soufflera mot dans ses récits. Il préfère "la" jouer « *passport français* » et « *palabre* »... C'est plus simple à raconter et tellement plus valorisant pour celui qui se targue d'être le seul Européen de la région à être resté jusqu'au bout du génocide. Sauf que Maindron oublie de signaler qu'il ne risquait absolument rien et qu'il pouvait donc se déplacer en toute liberté. Jusqu'en juillet 1994, et à maintes reprises, l'abbé Maindron - Gaby, pour les intimes - sera sur les routes escorté de pareils "ostrogoths". « *Il les payait, bien sûr, mais ils étaient aussi de très bons amis* », nous déclare Jean-Baptiste Hategeka, à l'époque vicaire général du diocèse. Nous y reviendrons. Le vendredi 8 avril 1994, une fois chez lui, Maindron, raconte qu'il téléphone au commandant de la gendarmerie à Kibuye pour lui demander d'assurer la sécurité des premiers réfugiés tutsis qui arrivent à la paroisse. Question : pourquoi téléphone-t-il à Kibuye avant d'en avoir discuté avec les autorités communales locales qui se trouvent à moins de deux kilomètres de chez lui ? Pourquoi Munderere oublie de dire que le même jour il participera à une réunion des autorités au bureau de la commune de Rutsiro ? La rencontre, dirigée par son grand ami, le bourgmestre Benimana, sera interdite à Boniface Gatari, l'inspecteur de police judiciaire, à Ignace Habiambere et à Alphonse Hakamineza, assistants du bourgmestre, ainsi qu'à Epimaque Gakusi, le percepteur, ancien responsable de la police communale. Tous les quatre sont Tutsis...

Cette réunion sera le point de départ des massacres perpétrés à Rutsiro, puis sur les collines environnantes. Pourquoi Maindron fait l'impasse sur cet événement ?

Alors que la réunion se poursuit, Boniface Gatari, l'inspecteur de PJ, court informer Emmanuel Uwimana,

commerçant tutsi au centre de négoce et responsable du parti PL à Rutsiro. Celui-ci se déplace pour vérifier les dires de l'inspecteur de police judiciaire et constate qu'effectivement les autorités communales tutsies sont absentes. Par contre, le trio inséparable est bien là: le bourgmestre Raphaël Benimana, son assistant Elie Basenyeruenda, et... l'abbé Gabriel Maindron. Présents aussi: Charles Hishamunda, conseiller; Joseph Nkumbuye, brigadier; Elie Ngirabahe, militant MRND...

Emmanuel Uwimana est formel: « *Au cours de cette réunion, il y a une planification du génocide sur Rutsiro, mais aussi sur Mabanza en soutien au bourgmestre de cette commune. Maindron savait ce qui allait se passer. Il n'y a pas de doute là-dessus.* » En effet, après cette réunion, les deux leaders tutsis de la région ont été parmi les premiers visés, aux cris de : « *Nta mpongano u' umwanzi* » (il ne peut y avoir de salut pour l'ennemi).

En effet, massues à l'appui, vers 14 heures, Emmanuel Uwimana sera attaqué. Blessé au visage, son magasin sera complètement détruit. Il réussira cependant à s'enfuir au centre de santé tenu pas les Sœurs de Jésus, des religieuses espagnoles. Aux environs de 19 heures, le bourgmestre Benimana téléphone de chez Maindron pour informer les Sœurs de sa détermination: si Emmanuel Uwimana se trouve chez elles, il doit

être livré immédiatement, sinon le centre de santé sera détruit avec elles. A 22 heures, les religieuses demandent à leur hôte de partir. Connaissant Benimana, elles ont peur que le bourgmestre exécute ses menaces. En pleine nuit Emmanuel court alors s'abriter chez ses parents qui habitent sur la colline de Gihango à quelques kilomètres du bureau communal de Rutsiro.

Quant à Maindron, il réécrira l'histoire autrement. Sa version des faits sera complètement différente. Il raconte que lors de son retour à la Crête « *seule une maison a été détruite, celle d'Emmanuel, un commerçant membre de la section locale du Parti libéral. Emmanuel est un Tutsi qui, à l'annonce de la mort du président, a manifesté sa joie en payant une tournée générale au café. En guise de punition, sa maison a été détruite. Activement recherché, mais jamais découvert, il obtiendra finalement d'importantes responsabilités dans la région après la victoire du FPR.* »(10).

Emmanuel Uwimana - installé à Kigali depuis - dément totalement ces informations: « *Je n'ai jamais payé une tournée générale au café. Ça n'a jamais été mon intention et puis comment cela aurait été possible vu l'état de la situation et le climat de terreur qui pesait sur la population tutsie. D'autre part, à qui j'aurais pu payer à boire? Mon magasin et ma maison ont été détruits après la*

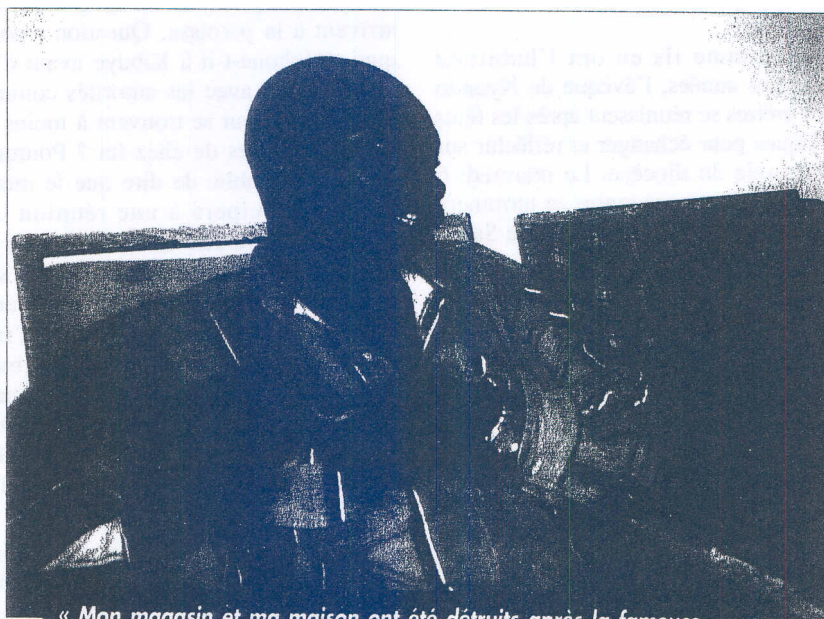
fameuse réunion du 8 et non au moment où Maindron arrive le 7 à la Crête dans l'après-midi. Enfin, je n'ai jamais eu de responsabilités - encore moins importantes - au sein du FPR dans la région, puisque, parti me réfugier au Zaïre, je me suis installé à Kigali après le génocide. Je n'ai jamais remis les pieds à la Crête, sauf pour une journée, en 1995, lors de la première commémoration du génocide au cours duquel j'ai perdu tous les miens. »



© Gollas

Melane Kanyoni, un des rares rescapés du génocide de la Crête.

D'autres témoins vont dans le même sens. Ainsi, un des rares rescapés du génocide, Melane Kanyoni, responsable de l'atelier de la menuiserie de la paroisse se à la paroisse de Crête-Congo-Nil - et dont Maindron dit qu'il est « *un homme apprécié de tous et toujours souriant.* » -, nous indique avec précision: « *Ce 8 avril, c'est-à-dire le lendemain où à la Crête nous avons connu la mort du président Habyarimana, l'abbé Maindron et le bourgmestre Benimana ont tenu une réunion au bureau communal en excluant l'inspecteur de police judiciaire de la commune Boniface Gatari, parce qu'il était Tutsi, ainsi que le percepteur, ancien brigadier, Epimaque Gakusi, les assistants du bourgmestre Ignace Habiyambere et Ignace Hakamineza. Ils ont tous été exclus parce qu'il y avait au programme de la rencontre le massacre des Tutsis. La preuve est qu'à l'issue de la réunion, ils se saisirent du nommé Emmanuel Uwimana, vers 14 heures en plein jour, au centre de négoce de la Crête-Congo-Nil. Ils le frappèrent avec la massue qu'on appelait « Nta mpongano*



© Gollas

« *Mon magasin et ma maison ont été détruits après la fameuse réunion du 8 et non au moment où Maindron arrive à la Crête dans l'après-midi du 7 avril, comme l'écrit Maindron.* »

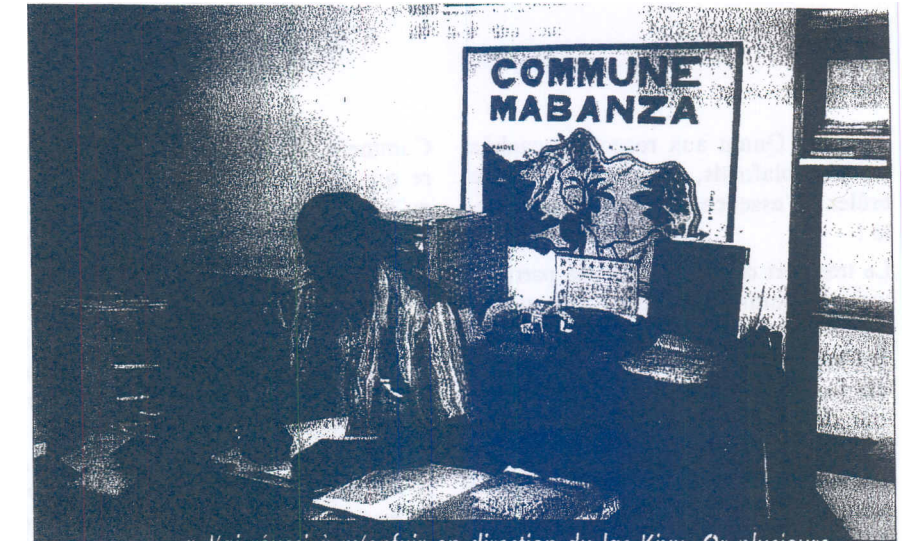
Emmanuel Uwimana

u' umwanzi » (il ne peut y avoir de salut pour l'ennemi). *Il put après leur échapper... ».*

Maindron jugera sûrement ces lignes inspirées par le démon, une autre de ses obsessions... Qu'importe ! Nous savons maintenant que le Père Gaby est prêt à tout pour protéger ses amis... En tout cas la réunion du 8 avril semble prouver qu'il était la pièce essentielle dans les rouages génocidaires de la région : on ne pouvait rien faire avant son retour. Comment expliquer autrement que le bourgmestre Benimana ait attendu le 8 pour réunir son conseil ?

Le lendemain, le samedi 9 avril 1994, les mêmes qui ont commencé le génocide sur Rutsiro poursuivent leur "travail" sur la commune voisine de Mabanza, où habite Mathias Abimana, l'autre grande figure tutsie de la région. Il est la cible des massacreurs, ils veulent le tuer lui aussi. Enseignant chrétien engagé, il est à l'époque le président du conseil de la paroisse à la Crête. « *Un homme de paix et de grande foi* », nous répéteront à plusieurs reprises les habitants de la région. Or nous avons vu comment Maindron s'en méfiait et cherchait à le marginaliser sous la pression ethniste de son entourage. D'où son silence complet sur Mathias Abimana dans ses récits d'après génocide. Il est vrai que cet homme est un témoin gênant.

Nous le rencontrons dans le bureau communal de Mabanza dont il est le bourgmestre aujourd'hui: « *C'était le samedi 9 avril. Les miliciens qui arrivaient de Rutsiro ont attaqué ma maison. Ils ont fait exploser des grenades.*



© Golias

« J'ai réussi à m'enfuir en direction du lac Kivu. Or plusieurs témoins -- mais parleront-ils aujourd'hui ? -- m'ont signalé qu'ils avaient vu dans les parages, la voiture de l'abbé Maindron, une Suzuki samourai blanche. Que faisait-il ? »

Mathias Habimana dans son bureau de bourgmestre à Mabanza

Des voisins sont venus me protéger. On a combattu deux heures durant. Ensuite, ils se sont repliés. Arrivés à la Crête, ils ont fait courir le bruit que j'avais tué trente Hutus. Il fallait donc venger ces morts. La rumeur s'est répandue à une telle vitesse que l'après-midi, vers 16 heures, le bourgmestre et les gendarmes sont venus chez moi m'embarquer... J'ai réussi à m'enfuir en direction du lac Kivu. Or plusieurs témoins -- mais parleront-ils aujourd'hui? -- m'ont signalé qu'ils avaient vu dans les parages, la voiture de l'abbé Maindron, une Suzuki samourai blanche. Que faisait-il ? » (lire page 86 les extraits de son entretien avec Golias)

Emmanuel Uwimana réfugié pendant quelque temps encore chez ses parents, a vu de son poste d'observation de Gihango, l'attaque menée contre Mathias Habimana. Il nous indique : « *Comment ne pas remarquer Maindron ? Il était le seul blanc du coin... Qui d'autre que lui pouvait conduire cette voiture!* » Melane

Kanyoni : « *Des agresseurs se sont dirigés chez l'instituteur Mathias Abimana. Ils avaient l'intention de le tuer. Ils lancèrent des grenades. Depuis la colline de Gihango où nous étions réfugiés au début, nous avons vu la voiture de Maindron - une Suzuki samourai blanche - derrière le groupe des agresseurs.* »

Alors, Maindron spectateur impuissant d'une tragédie qui le dépasse ?

Sûrement. Mais aussi, situation miroir grandeur nature de ses soutiens et manœuvres en tout genre. Car, sans son ami le bourgmestre de Rutsiro, le génocide qui a eu lieu sur la commune de la Crête n'aurait pas atteint une telle ampleur : près de 20 000 morts sur la seule commune de Mabanza, 10 000 sur la colline de Gitwa (voir plus loin).

En effet, en soutien à son collègue bourgmestre de Mabanza, Ignace Bagirishema, Raphaël Benimana a envoyé la population de Rutsiro, à prédominance hutue, à l'attaque de celle de Mabanza où vivaient un grand nombre de Tutsis.

Aussi, comment Maindron pouvait-il encore accorder quelque crédit à la requête du bourgmestre de Rutsiro et du lieutenant des gendarmes - même s'il dit avoir été déçu par le comportement de ces derniers -, quand le dimanche 10 avril 1994, ils lui demandent d'évacuer les réfugiés de la paroisse - une soixantaine - vers le bureau communal, soi-disant pour plus de sécurité. Un transfert qui ne s'opérera finalement pas pour des raisons matérielles. Or, le lendemain, le lundi 11 avril, dans la même salle communale, une centaine de réfugiés Bagogwe (voir plus haut) -, mais aussi des Tutsis des environs, seront massacrés à la machette et à la

grenade. Quant aux rescapés, cachés dans les plafonds, ordre sera donné de brûler à l'essence... la salle communale! Le transfert des réfugiés de la paroisse vers la commune n'a donc pas eu lieu pour des raisons de sécurité, d'après Maindron. C'était la nuit! Il est cependant surprenant que même le lendemain matin il ne se fait pas. Maindron est allé seul à la commune pour assister aux massacres qui y furent perpétrés ce matin-là. Il est à se demander si l'on n'a pas redouté les risques d'une éventuelle résistance au cas où un grand nombre de réfugiés avaient pu être réunis à la commune. . .

Comment Maindron peut-il écrire: « *Le bourgmestre regarde de loin, impuissant...* » ? Il suffit de se rappeler ce que cet homme a été capable de faire à l'égard de ces mêmes Bagogwe, un an auparavant (*voir plus haut*). Bref, Munderere continue de couvrir son ami en l'écartant, cette fois, du centre de son récit. Pourtant, par le témoignage des quelques survivants du génocide ainsi que par des membres de son personnel - on sait aujourd'hui que Maindron recevait à la paroisse chaque jour - chaque soir! - le bourgmestre. Or, dès le lendemain, la position des réfugiés dans et autour de la paroisse s'en trouvait à chaque fois affaiblie...

Et comment croire Maindron, lorsqu'il laisse entendre que les hordes sauvages déferlant sur la Crête, le font de manière informelle, comme si les autorités communales notamment - ne jouaient aucun rôle dans l'ordonnancement systématique des massacres. De qui se moque-t-il ? A moins qu'il ne cherche à se protéger lui-même. Il n'indique pas explicitement qu'il assistera personnellement en direct - et en présence du bourgmestre - à plusieurs mises à mort. Nous pensons notamment à celle de Boniface Gatari, l'inspecteur de police judiciaire, à celle du percepteur Epimaque Gakusi, tous les deux écartés de la réunion du 8 avril, sans parler de celle de l'ingénieur Azarias Ngarambe « *détenteur d'une carte d'identité hutue mais qui, en réalité, est Tutsi* », dit Maindron qui commente plus loin: « *Trois hommes viennent de mourir en quelques secondes. Trois employés communaux ont péri, sans que le maire, qui a tout vu [comme Maindron, NDLR], n'ait pu s'y opposer. Il semble effrayé et débordé par la foule.* »

Comment Maindron peut-il laisser croire que le bourgmestre tout-puissant qu'était Benimana, assiste passivement aux événements alors qu'il en est l'un des acteurs principaux.

Etrange aussi le silence de Maindron sur l'assassinat de deux instituteurs hutus opposés au régime Habyarimana : Bernard Mbwirabumva et Thomas Kayumba. Le premier enseignait à Rugote, le second à Murunda. Munderere les connaissait bien. Or, quand Bernard Mbwirabumva sera déniché de son refuge à Birambo, on le ligotera puis on le traînera jusqu'à Rutsiro. Là, le bourgmestre demandera que cet enseignant très connu ne soit pas

exécuté à la commune. Les miliciens le ramèneront chez lui, suivi de Benimana et de Maindron, montés ensemble dans leur voiture ? Pour le sauver? Que ne l'ont-ils fait pendant qu'il était encore temps. L'instituteur sera exécuté devant leurs yeux. Quant à Thomas Kayumba, il subira le même sort quelques temps après.

Etrange aussi la "discretion" de Maindron par rapport à son vicaire, l'abbé Urbain - connu pour être « *un CDR en soutane* » (*voir plus haut*).

Pour se démarquer d'une proximité sacerdotale embarrassante? Parce qu'il n'a pas su lui construire des rôles alibi ? Pourquoi Maindron n'a-t-il pas voulu



« *Après les massacres dans l'église de Kibuye, je vois, du haut de ma cache dans le clocher, Maindron et plusieurs personnes qui se dirigent vers l'église. Parmi celles-ci il y avait le bourgmestre et le préfet Kahishema, le grand organisateur du génocide dans la région...* »

Clément Mutuyemungu

Eglise Saint Pierre de Kibuye où 4 000 personnes qui y avaient trouvé refuge, ont été massacrées sauvagement.

Le 17 février 1996 les familles ont été conviées à venir tenter de reconnaître l'un des leurs sur 10 base de vêtements exposés devant l'église.

nous dire comment son confrère a vécu cette tragédie? N'y avait-il pas deux prêtres dans cette tourmente ? En fait Maindron veut faire propre. Mais personne n'est dupe. L'abbé Twagirayezu n'a-t-il pas circulé, durant toute la période du génocide, armé de grenades, encourageant les miliciens dans l'exécution de leurs basses œuvres. Maindron le sait, mais on comprend que cette réalité le gêne pour son témoignage. L'abbé Urbain, par exemple, assistera passivement - « *assis sur une chaise* », nous dit une religieuse qui tient à conserver l'anonymat - à l'exécution de Julienne, la femme d'un enseignant dont Maindron explique, dans son livre, qu'il « *manque de courage pour la suivre* » alors qu'elle est - avec ses deux enfants - aux mains de ses assassins.

Autre exemple : le vicaire de Maindron ne « *bougera pas d'un pouce* » au début du génocide pour venir en aide à deux confrères tutsis cachés dans sa paroisse d'origine - Biruye (commune de Kayove) - et menacés de mort. Reste que la confiance aveugle de Maindron dans les autorités ne cesse d'étonner. Dans la nuit du 12 au 13 avril 1994, le curé de la Crête reconnaîtra avoir loué lui-même un autobus pour transporter les Tutsis réfugiés de la paroisse vers Kibuye, à une vingtaine de kilomètres de là. Plus de deux cents personnes dans un autocar de 60 places assises ! Leur sécurité sera mieux assurée là-bas, leur dit-on. Maindron le croit aussi. Mais il oublie de nous dire que ce geste fut consécutif à une réunion tenue par le préfet, le sinistre Clément Kayishema, et à laquelle Maindron aurait participé.

Or, on sait que pour s'assurer de l'extermination des Tutsis, le préfet de Kibuye du 7 au 17 avril notamment, procédait par regroupement. Ces opérations étaient organisées par les gendarmes à partir de toutes les communes de la préfecture. Les miliciens chassaient et rabattaient, les gendarmes conduisaient les victimes dans les lieux de regroupement, pour les aiguiller soit sur l'église de Kibuye et le home Saint-Jean, soit sur le stade Gatwaro qui jouxte le bureau de la préfecture. Aucun Tutsi ne réchappera de cette stratégie génocidaire. Bilan: plus de 200 000 morts. Maindron était-il assez naïf pour croire sérieusement à la fiabilité des promesses de sécurité faites par les autorités préfectorales?

Le 17 avril, par l'intermédiaire de son biographe, Maindron dira s'être posé des questions: « *Panni les victimes de Kibuye, se trouvent les deux cents réfugiés du presbytère de la Crête-Zaire-Nil. Gabriel, voyant arriver le bus qui venait chercher ses réfugiés, avait cru assister enfin à un geste d'aide des autorités. En fait, l'envoi de ce bus correspondait sans doute à une vaste opération de regroupement des Tutsis.* »

Quel crédit accorder à ce constat a posteriori quand on sait que l'abbé Maindron circulait aux côtés du préfet pendant le génocide et qu'il imposera même ce criminel au cardinal Etchegaray, lors de la visite de ce dernier à Kibuye.

Clément Mutuyemungu, grand séminariste (aujourd'hui à Namur), originaire de Kibuye, témoigne, pour *Golias* : « *Je suis le seul survivant des massacres qui ont eu lieu à l'église de Kibuye. Nous avons beaucoup résisté, mais plus de 4000 personnes ont été massacrées, violées, déshabillées, l'horreur absolue. J'ai réussi à me réfugier dans le clocher de l'église où je suis resté plusieurs jours sans manger, juste un peu d'eau. Au même moment au stade de Kibuye il y avait encore plus de tueries. Il y avait une odeur pestilentielle dans toute la ville. L'église a été complètement pillée et ils ont pris les vêtements des morts qu'ils avaient déshabillés. Et juste après les massacres (17 et 18 avril), il y a eu une grande assemblée pour fêter tout cela. Or deux ou trois jours passent, et qu'est-ce que je vois du haut de ma cache dans le clocher? Maindron avec tout un contingent de personnes qui se dirigent vers l'église. Avec eux il y avait une voiture de Radio-Rwanda et une voiture des autorités, en effet le bourgmestre, le préfet Kahishema, le grand organisateur du génocide dans la région, et d'autres personnes encore étaient présentes. Maindron était au milieu d'eux en grande conversation, très décontracté. Je l'ai même entendu dire au préfet et au bourgmestre qu'il fallait "nettoyer tout ça pour effacer les traces des massacres" de manière à ce que "les visiteurs extérieurs ne voient pas ce qui s'était passé". De fait, il y avait bien une visite importante programmée, car dans l'après-midi, une réunion s'est déroulée pour savoir comment les autorités allaient enterrer les cadavres. Devant le refus de la population, sollicitée à plusieurs reprises, ce furent finalement les*

prisonniers qui s'en chargèrent. Je n'ai plus de mots aujourd'hui pour dire ce que je ressens quand je pense à cette scène où Maindron conseille aux autorités de faire le ménage pour que ce soit propre... »

Après, mais trop longtemps après pour être crédible, Maindron fera écrire : « *Les journalistes qui le [le préfet] rencontrent en juillet ne peuvent lui parler que le matin. Passé midi, il est trop saoul... Il ne s'agit pas à Kibuye d'un coup de colère de la population, mais bien d'une extermination planifiée avec des motifs très politiques...* » N'empêche, au moment des faits, Maindron, était aux côtés du "boucher" de Kibuye. Mais Maindron peut respirer: il a évité un massacre important dans sa paroisse. Il l'écrit d'ailleurs: « *Nous pensions avoir évité un carnage sans nom dont la paroisse aurait gardé longtemps le souvenir.* » Bref, circulez ! Allez vous faire massacrer ailleurs !

Revenons au 13 avril. Le jour où sera donné l'assaut final contre la colline Gitwa où des milliers de Tutsis, en provenance des collines avoisinantes se sont réfugiés dans l'enceinte d'une chapelle-école qui dépend de la paroisse Crête-Congo-Nil et où Maindron enverra systématiquement les personnes qui cherchaient refuge chez lui.

Depuis 5 jours, les Tutsis résistent héroïquement aux attaques réitérées des miliciens ivres de haine et de sang. Ils tomberont finalement sous les coups des machettes et l'explosion des grenades. On dénombrera près de 10 000 morts. Seuls quelques-uns réussiront à s'enfuir en direction d'une petite île du lac Kivu, proche de là. A l'abbé Jean Kashyengo, l'économiste général du diocèse de Nyundo, originaire de la Crête, qui demandait à Maindron, quelques temps après les faits, des nouvelles de sa famille, celui-ci répondra: " *Ta famille, je les ai envoyés, comme les autres, à Gitwa...* » Aujourd'hui. Jean Kashyengo dépose : « *J'accuse Maindron de non assistance à personne en danger. Son comportement tout au long du génocide, a été d'une lâcheté extrême...* » (voir plus loin son témoignage).

Maindron confirme d'ailleurs ces tragiques événements, même s'il en sous-estime énormément la portée - il parle

de « *centaines de Tutsis* » - pour se soucier - en final - de... l'enterrement des corps: « *Quand va-t-on enterrer tous ces cadavres qui vont se putréfier?* » Il oublie seulement de dire que dans le même temps il se mettra d'accord avec le conseiller de secteur, Ariel Kanyamahanga (aujourd'hui en prison pour cause de génocide), pour détruire la chapelle-école de Gitwa sur les corps meurtris et mutilés des réfugiés. En échange de quoi il se voyait attribuer le terrain d'un certain Kabano (mort durant le génocide) pour... reconstruire le bâtiment écroulé sur les victimes. Or, quand l'ordre a été donné de détruire la chapelle, et ce, d'après le témoignage des rares rescapés de ce cataclysme, il y avait encore des personnes vivantes à l'intérieur de celle-ci... L'abbé Maindron l'ignorait-il? Peut-être, mais la rapidité avec laquelle il a rejoint la demande des autorités (génocidaires) choque encore deux ans après.

Une sépulture de chien

Maindron a condamné des millions de victimes à une sépulture de chien. D'autant que parmi les victimes, nombreux étaient ceux de sa paroisse. Ces morts, ne faisaient-ils pas partie de la communauté des chrétiens dont il avait la charge ? », commente gravement Mathias Abimana, son ancien responsable du conseil de la paroisse. Précisons que l'un des responsables des assauts contre la colline de Gitwa était André Nsigayehe, enseignant, vice-président de la COR à Rutsiro, et surtout bras droit de Maindron à la paroisse où il était, lui aussi, membre du conseil. Armé d'une massue, il menait les groupes qui attaqueront - cinq jours durant - les Tutsis agrippés à Gitwa. A l'heure actuelle en prison, Munderere l'aide en envoyant régulièrement quelque argent à sa famille, via l'abbé Kanakuze Delporte, un prêtre belge, aujourd'hui curé de Mushubati, paroisse distante de quelques kilomètres de la Crête-Congo-Nil.

On comprend alors pourquoi l'abbé Maindron reste très discret sur les massacres de Gitwa et qu'il préfère en parler d'une manière très générale. Plusieurs de ses intimes y sont mêlés. Son silence à l'égard du bourgmestre Benimana relève de la même stratégie. Christine Nyirimana, l'une des resca-

pées, nous déclare : « *Au début, nous étions très nombreux à dormir à la paroisse. Le lendemain, Maindron nous demandait de nous débrouiller pour trouver des cachettes. Mais lorsque nous revenions le soir, nous étions moins nombreux, beaucoup avaient été tués dans la journée. Le bourgmestre Benimana venait à la paroisse tout le temps. Après son passage, Maindron nous disait de sortir, soi-disant pour notre sécurité. Et comme les massacreurs rôdaient en permanence autour de la paroisse, il y avait beaucoup de réfugiés qui se faisaient tuer. Maindron n'a sauvé personne. Pour sauver les apparences il a fait une mise en scène quand les militaires de la force Turquoise sont venus nous chercher* » (voir plus loin son témoignage).

Melane Kanyoni, l'ancien chef d'atelier de la paroisse, nous dira plus tard: «*Maindron était l'allié de la CDR, c'était connu de tout le monde ici. Il n'a sauvé personne. On ne lui demandait pas d'être un saint, un héros, mais il n'a pas fait le minimum. Il a plus cherché à se débarrasser proprement des gens qu'à organiser un sauvetage. Bien sûr, au début il a laissé les gens s'installer dans les annexes de la paroisse, mais il n'a jamais résisté aux consignes du bourgmestre, ni des autres autorités d'ailleurs. Je citerai un exemple: un jour, il a demandé de partir à sept réfugiés qui séjournaient tranquillement dans une salle de la paroisse. Personne ne savait qu'ils étaient là. C'était suite à une réunion organisée par le préfet de Kibuye et à laquelle il s'était rendu avec le bourgmestre Benimana. Aussitôt retourné à la Crête, Maindron, en personne, leur demandera d'aller chercher refuge ailleurs.* »

Est-ce pour se couvrir que Maindron écrira par la suite: « *Malgré le danger, nous accueillons ceux qui se présentent le soir et nous les cachons dans une pièce peu visible de la salle polyvalente. Ils seront jusqu'à 19. Mais le 4 mai, nous leur demanderons de partir. Les petits enfants d'Immaculée pleuraient et ont fait soupçonner leur présence dans la salle. On nous avait prévenus que le lendemain on devait nous attaquer et les massacrer. Combien en réchapperont-ils?* » Immaculée et ses deux enfants ont survécu miraculeusement, quant aux autres... « *Quel acharnement diabolique* », écrira plus loin Maindron et d'égrener son chapelet en méditant

sur les mystères douloureux, avec en toile de fond, le bruit des machettes sur des crânes désossés. . .

Puis Maindron énumère d'autres carnages perpétrés dans la région. Il cite le massacre de la paroisse de Nyange où «*500 réfugiés tutsis étaient réfugiés dans l'église. On a fait intervenir un caterpillar pour détruire une partie de l'église et les écraser sous les décombres...* » Non seulement il y avait 2000 Tutsis réfugiés dans l'église, mais Maindron est à nouveau frappé d'amnésie dans ses récits. Il oublie de préciser que la personne qui a donné l'ordre, avec le bourgmestre, de détruire l'église sur les réfugiés, est son "fils spirituel", l'abbé Anastase Seromba, originaire de la Crête (voir plus haut). Maindron oublie aussi de préciser que ce dernier a complété financièrement l'enveloppe donnée pour ce "travail" effectué par des conducteurs d'engins. Il fera même le commentaire suivant : « *Il y a beaucoup de chrétiens dans les pays étrangers.* » Et paraphrasant outrageusement Jésus, le prêtre dira aux miliciens de détruire son église [Jérusalem] et assure qu'« *on reconstruira cette église en trois jours* »!!! Ultime délicatesse: juste avant la destruction de l'église, l'abbé Seromba prendra soin d'organiser une petite fête au presbytère juste en face. Bière et brochettes seront au programme... C'était les 14 et 15 avril 1994. Au moment où Maindron écrit son récit, lui qui circule beaucoup et sans difficulté, ignorait-il cet événement qui s'est déroulé - nous avons parcouru la route - à moins d'une heure de la Crête ? Ironie du sort, l'abbé Seromba, juste avant son forfait, recevra sa nomination comme vicaire... à la paroisse Congo-Nil.

Qu'importe! Munderere a d'autres pré-occupations. Le diocèse de Nyundo est dans un piteux état. L'évêque, le brave Mgr Kalibushi, est tenu en otage avec tout son staff. L'évêché est détruit et plus de la moitié des prêtres ont été assassinés! Bref, après le 15 avril, Maindron décide de prendre les affaires en main. Et pour ce faire, programme un inventaire des biens matériels du diocèse encore en "état (église, voiture, école, etc.). Il confiera cette mission à un ami de longue date, un de ces fameux hommes de main qui escorteront Maindron tout au long du génocide: Cyriaque Bisengimana, alias "Savimbi".

Clément Kayishema, le "boucher" de Kibuye

La préfecture de Kibuye se distingue de manière atroce. C'est là en effet que le génocide a été perpétré de la façon la plus massive. La plus forte population tutsie du Rwanda se trouve dans cette région. En trois mois, de 250 000 personnes, elle sera réduite à moins de huit mille. Le préfet, le docteur Clément Kayishema est le principal architecte de ces massacres. Deux ans après, il vient d'être arrêté pour être déféré auprès du Tribunal pénal international d'Arusha. Il est l'un des nombreux amis de l'abbé Maindron.

Originaire de Kibuye, Clément Kayishema est médecin. Il a exercé à l'hôpital de Kibuye avant d'être nommé préfet. Comme dans toute entreprise, les concepteurs et les organisateurs du génocide ont besoin de l'encadrement des tueurs – sans qu'il leur soit interdit de donner l'exemple en tuant eux-mêmes. En Kayishema, ces concepteurs ont trouvé celui qui portera l'horreur au plus haut degré de férocité. Il fera de la préfecture de Kibuye le triste lieu où l'on comptera le plus grand nombre de cadavres dans tout le pays. Homme clé et architecte du génocide à Kibuye, ce médecin a orchestré la mort de près d'un quart de million d'êtres humains.

Pour les 252 000 Tutsis de la préfecture de Kibuye (recensement de 1991 ; ce chiffre est souvent contesté, selon certaines sources il serait en-dessous de la réalité), il n'y a guère d'issue, au Nord est le principal bastion des extrémistes hutus. Au Sud, à Cyanguu et Gikongoro, les tueries font rage.

Confronté à une importante population vouée à l'extermination, Kayishema met au point une stratégie pour la prendre dans un piège et faciliter l'exécution du massacre.

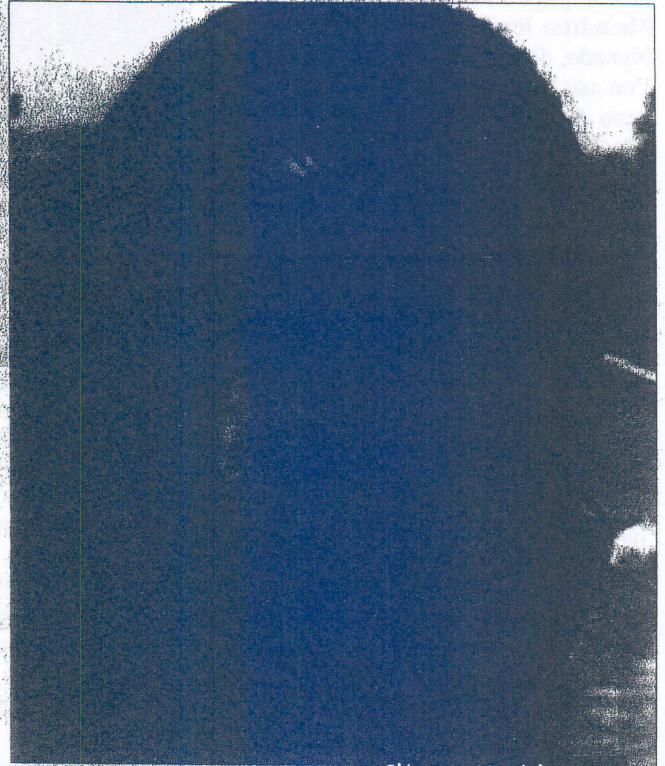
Dès le 7 avril 1994, les tueries se déclenchent dans la région et la population tutsie commence à fuir, Kayishema l'encourage à chercher refuge à Kibuye, dans la paroisse et au stade Gatwaro. Il patiente deux semaines avant de mettre en œuvre sa contribution à la "solution finale". Entre le 7 et le 17 avril, il incite les

les populations menacées à se rendre dans ces lieux travestis en zones de sécurité.

Il informe toutes les communes- où la population terrifiée se rassemble dans les locaux communaux ou les bâtiments publics- que

la paroisse et le stade de Kibuye, sont des lieux sûrs où les Tutsis menacés pourront, se mettre à l'abri. Des gendarmes porteurs de ces instructions sont envoyés dans toute la région et stationnés sur les routes pour diriger le trafic de fuyards vers les "lieux sûrs". Cet aspect de la supercherie donne aux futures victimes le sentiment que la sécurité est au bout de la route, et les incite à s'y rendre "en bon ordre". La route est longue, les embuscades et les barrages nombreux. Cependant, des dizaines de milliers de survivants du voyage atteignent la paroisse, le stade ou l'hôpital de Kibuye. Ils périront presque tous, les 17 et 18 avril. Kayishema a personnellement tiré le premier coup de feu qui a déclenché le carnage du stade Gatwaro le 18 avril.

Le docteur Clément Kayishema a également participé personnellement aux tueries qui ont fait de nombreuses victimes parmi la population tutsie ayant cherché refuge au sommet de collines de Karongi et Bisesero,



Clément Kayishema

En avril 1995, CNN, en reportage à Bukavu, filme Clément Kayishema vêtu d'une blouse bleue, stéthoscope autour du cou... Le docteur Kayishema travaille dans un hôpital de campagne d'une organisation caritative : l'Ordre de Malte*. Le journaliste, qui n'est pas immédiatement conscient de sa véritable identité, ne le questionne pas sur son passé. Il sera par la suite fortement reconnu par des personnes originaires de Kibuye. Clément Kayishema exerçait toujours sa profession dans la région jusqu'à sa récente arrestation.

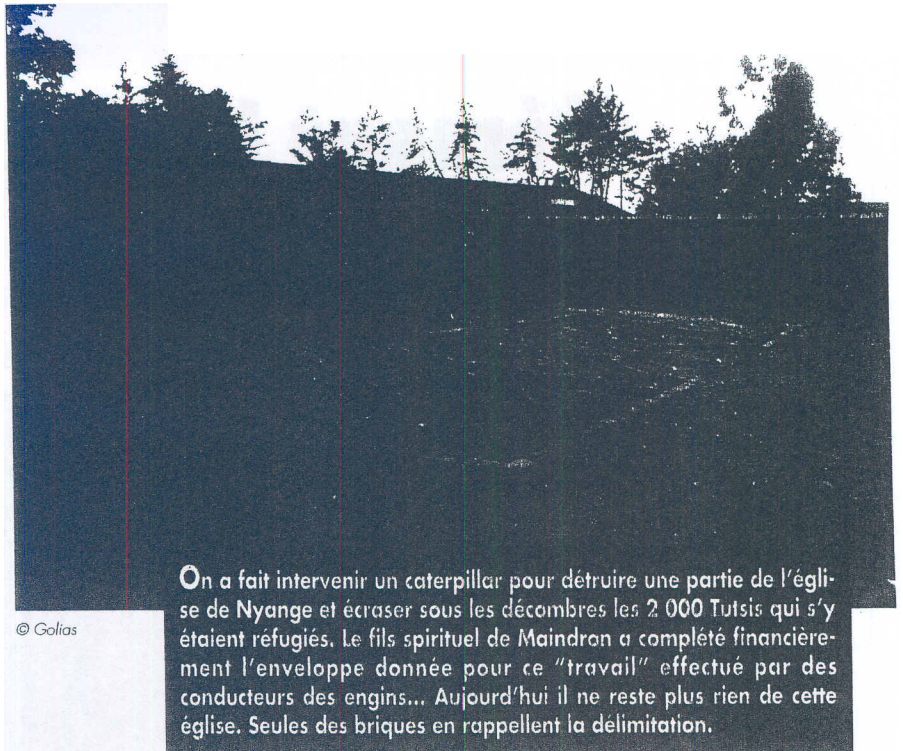
**L'Ordre de Malte, qui n'a plus d'activité dans la région de Kivu, n'a pas d'information sur Kayishema. Il n'est pas rare que des personnages au passé chargé parviennent à se glisser dans le personnel recruté sur place par les organisations humanitaires...*

Originaire de Rwamatamu (une commune de Kibuye), le personnage est connu dans la région, et à la Crête en particulier, pour être un militant hutu très extrémiste. Dans les années 90, Maindron ne l'avait-il pas recruté pour animer le développement d'un projet de petit bétail financé par la *Catholic Relief Service* (la Caritas américaine). Accompagné de son garde du corps, Maindron rendra visite à l'évêque de Nyundo, détenu dans les conditions que l'on sait. En fait, le curé de la Crête est venu demander de l'argent à l'économiste général, lequel - il n'est pas le seul, profondément scandalisé par une telle attitude, lui répond que tout a été pillé, y compris le coffre-fort. Maindron se débrouillera donc seul avec Cyriaque, non sans avoir laissé la facture de son déplacement à son collègue en otage... Son départ fera réagir l'équipe épiscopale atterrée: « *Que fait Maindron avec ce sinistre individu ? Il vient de participer aux massacres de Kibuye* ».

Effectivement Cyriaque tuera notamment de ses propres mains plusieurs personnes à l'hôpital. Il sera particulièrement impliqué dans les massacres qui ont ravagé les collines de Bisesero. Il tuera même son propre voisin qu'il a « *dépecé comme une chèvre* », nous dit un prêtre de Gisenyi. « *Et Maindron est venu nous voir avec ce type!* », dit d'un air effondré l'abbé Jean Kashyengo.

Gabriel Maindron, lui, ne voit ni n'entend la détresse de ses confrères. Il file son chemin au nom d'on ne sait quel intérêt supérieur! Par contre, il sait s'entourer pour traverser l'horreur. A preuve, ses liens avec un autre extrémiste hutu : Barnabé Twagiramungu. Député MDR-Power durant le gouvernement de transition, il travaille dans une ONG - l'Adehamu (association des hautes montagnes du Mukura) dans la région de Rutsiro, sous les bons auspices de l'abbé Maindron. Twagiramungu travaillera étroitement avec Edward Karemera, membre des escadrons de la mort, vice-président du MRND, reconnu comme ayant participé à l'élaboration du génocide et aux massacres qui l'ont suivi. Twagiramungu est également accusé d'avoir convoyé de Kigali des cargaisons de grenades qui seront utilisées ensuite pour les massacres de Kibuye. Mais Maindron n'a pas d'état d'âme, tout le monde sait, sauf lui"...

Son évêque et ses confrères vivent dans



On a fait intervenir un caterpillar pour détruire une partie de l'église de Nyange et écraser sous les décombres les 2 000 Tutsis qui s'y étaient réfugiés. Le fils spirituel de Maindron a complété financièrement l'enveloppe donnée pour ce "travail" effectué par des conducteurs des engins... Aujourd'hui il ne reste plus rien de cette église. Seules des briques en rappellent la délimitation.

© Golias

des conditions horribles et déshonorantes, lui circulera avec ses bons amis... Désormais plus rien ne l'arrêtera dans son projet: la relance du diocèse dont il écrira par ailleurs qu'il n'a plus de tête... Sympa pour l'évêque! Et d'intriguer pour parvenir à ses fins. Indécence quand tu nous tiens! Au cœur du drame, l'abbé Jean-Baptiste Hategeka, ancien vicaire général du diocèse. Il nous raconte : « *Il y avait des personnes qui s'exposaient pour servir, une Ana Icyimpaye ou un Boniface Ndalifite, on ne pouvait plus les estimer suffisamment: ils couraient des risques, pour nous tirer de la pénurie. Leur visite était vraiment évangélique, elle nous signifiait que nous n'étions pas des damnés... Mais toutes les visites n'inspirèrent pas ce bonheur. Certaines accrurent même la douleur. Pensons à nos confrères Gabriel Maindron, Jean Ntamugabumwe et Jean Ntirivamunda, arrivant le 30 mai 1994, imposer l'ouverture des paroisses à Mgr Wenceslas Kalibushi qui ne les avait pas fermées. Nominations pastorales de prêtres dont la seule qualité en vue est d'être des Hutus et de voter des budgets d'entretien de ces seuls valables pasteurs d'une époque sanguinaire.* » Et Jean-Baptiste Hategeka de continuer son récit des déboires vécus en direct: « *Un coup d'Eglise" contre un évêque dans les déboires, lui signifiant que la vie va continuer sans lui, Notre drame compte si peu à leurs yeux: les morts n' étaient*

pas à pleurer, mais à remplacer et à oublier... En réalité, poursuit le vicaire général, il fallait agir comme si rien de grave ne s'était passé et comme si cela ne préoccupait personne... Il fallait d'urgence utiliser l'évêque dont les jours risquaient de se réduire en durée. On ne finira jamais de s'étonner même après la tombe... Répugnant! »

Moins d'un mois plus tard, le jeu de Maindron éclate au grand jour. Il récidivera avec ses amis lors de la visite à Kibuye de l'envoyé spécial du Vatican, le cardinal Roger Etchegaray. Parmi elles, plusieurs génocidaires dont l'odieux préfet de Kibuye, le ci-devant Clément Kayishema (voir encadré page 89). « *Nous n'avons rien à cacher* », rétorque Maindron devant ceux qui trouvaient la pilule décidément un peu amère. Gabriel Maindron mène la danse. Il fait fi de la lettre pastorale de son évêque envoyée le 22 juin 1994 de son nouvel exil à Goma. Il rédigera lui-même la lettre à l'adresse du cardinal Etchegaray - au nom des prêtres de la zone Kibuye (ce sont les caractères de sa machine à écrire) - et la fera signer à huit de ses confrères, dont Athanase Seromba et son vicaire Urbain. Pis, il imposera au doyen des prêtres du diocèse, le vieux Jean Ntilivamunda, curé de Murunda, d'en faire lecture publique à l'aréopage présent.

Document fort intéressant d'autant qu'il ressemble à celui que les 29 prêtres hutus

réfugiés à Goma envoyèrent pape au mois d'août 1994 pour justifier le génocide. Serait-ce toujours la même source inspiratrice?

Relevons les phrases éloquentes du texte de Maindron : « *Notre diocèse est décapité. Notre évêque s'est réfugié au Zaïre à Goma, avec son vicaire général, son économiste général et tous les consultants... Où se trouve le diocèse de Nyundo: au Zaïre ou au Rwanda?...* »

La réponse est un stéréotype de *RTL* (*Radio-télé des mille collines*) : la faute est à attribuer aux victimes des agressions, parce que leur recherche du salut auprès des paroisses a exposé prêtres et religieux accueillants aux représailles ; en outre religieux et prêtres devaient expier leur complicité avec le FPR, ennemi du peuple. « *Des documents découverts, même des armes en font foi. Cela explique l'agressivité des Bahutus qui se sont attaqués à tout ce qui était Tutsi même des religieux, sans discernement et sans se préoccuper de leur culpabilité ou de leur innocence. Les prêtres ont été attaqués pour leur appartenance ethnique, surtout s'ils avaient donné asile à des réfugiés Batutsis dans leur paroisse. Le massacre n'a épargné personne, protégés et protecteurs.* »

Bref, les confrères de Maindron assassinés avaient mérité leur mort et les survivants en désespoir (à Goma !...) n'étaient qu'une bande de déserteurs du ministère tandis que les pauvres actifs prêtres restés dans le pays ployaient sous une tâche ingrate privés de tous les moyens. La ficelle est un peu grosse. Car où donc se sont rendus, depuis juillet 1994, les soi-disant courageux et fidèles pasteurs au milieu de leurs ouailles ? Au Zaïre, juste après l'évêque et son équipe. Aussi, l'excuse des massacres trahit-elle la mauvaise foi : « *Cela explique l'agressivité des Bahutus...* » Cela n'explique qu'une chose : le génocide « *sans discernement et sans se préoccuper de leur culpabilité et de leur innocence...* »

Discours de blanchissage, tel était la visée de la lettre adressée au Vatican, via le cardinal Etchegaray, qui, en l'occurrence, s'est fait remarquablement manipuler par Maindron et ses acolytes. Au nom de Jésus-Christ et de sa Sainte Eglise ! Maindron dans toute sa splendeur ! D'ailleurs, en privé, le bon Roger Etchegaray avouera sa gêne lors de son invitation à déjeuner avec... les autorités génocidaires. Mais au diable,

les mains dégoulinantes du sang des victimes, diplomatie oblige !

Et de son exil italien, Jean-Baptiste Hategeka de commenter le final de la missive de Maindron au cardinal français : « *Mais entre les « nous souhaitons que l'Eglise soit vraiment le peuple de Dieu, servante et témoin de l'amour de son fondateur pour chaque homme, surtout les petits et les faibles... » s'étendait un océan de mensonges. Nous avons vu les voleurs et la cachette. Un dicton français me rappelle un proverbe rwandais : la civette ne quitte pas sa*

sœur même quant elle court plus vite qu'un chien - "Agakara gasiga imbwa, nti gasiga akabo". »

A malin, malin et demi. Oui, Maindron est mêlé aux massacres perpétrés à la Crête-Zaïre-Nil en témoin et en complice. La vérité finit toujours par faire son chemin, si douloureuse soit-elle.

*Enquête réalisée par
Christian Terras,
envoyé spécial au Rwanda*

1) Dans un livre qui lui est consacré : *Un prêtre dans la tourmente*, par Nicolas Poincaré, éditions de l'Atelier, 1995.

2) Cf. Colette Braeckman dans *Mémoire d'un génocide* (Fayard, 1995) : « *En fait, depuis 1990, ce sont les militaires français qui garantissent la survie politique de Habyarimana. Certes, le régime rwandais fait ce qu'il peut: il achète des armes et recrute dans les campagnes, mais ses soldats de fortune manquent de motivation, de pugnacité. Seule la solde les attire. A chaque offensive importante du FPR, le contingent français, qui maintient quelque 150 coopérants en permanence sur le terrain, est renforcé d'une ou deux compagnies dépêchées de Bangui, qui se retirent lorsque la menace s'atténue.*

C'est grâce aux Français, qui envoient un détachement supplémentaire de 400 hommes et des pièces d'artillerie, que le FPR, de justesse, est empêché de prendre Kigali en février 1993. [...] Les hommes des forces spéciales françaises vont plus loin encore: à Kigali, ils participent directement, et en uniforme, aux interrogatoires "musclés" des prisonniers du FPR et les questionnent sur la stratégie poursuivie [...]

Le rôle du Dami, Détachement d'assistance militaire et d'instruction, est plus ambigu encore : ses hommes, au nombre d'une trentaine, ne sont pas seulement présents sur le terrain, ils participent directement à la formation des recrues rwandaises et, selon certains témoignages, à l'entraînement de milices. Le chef du Dami, le lieutenant-colonel Chollet, conseiller direct de Habyarimana, a également été nommé, le 1er janvier 1992, chef suprême des forces armées rwandaises et exerce les fonctions de conseiller du chef d'état-major de l'armée rwandaise. Bref, il est le véritable patron et intervient dans l'organisation de l'armée rwandaise, l'instruction et l'entraînement des unités, l'emploi des forces, etc. »

3) Revue *Dialogue*, numéro d'août/septembre 1994.

4) D'ailleurs Gabriel Maindron et une de ses amies très proches, Annick Nedelec, iront ensemble à Goma rejoindre ces « infortunés pour partager Noël 1994 » avec eux, comme l'écrit dans un de ses courriers la fidèle accompagnatrice de Munderere. Précisons qu'Annick Nedelec, rendait visite, chaque année, à Maindron à la Crête, et finançait une partie de ses projets avec des fonds originaires de Bretagne. Elle héberge actuellement en France les enfants de l'ancien préfet de Cyanguu, André Kagimbandu, l'un des principaux organisateurs des massacres perpétrés contre les Tutsis, mais aussi les opposants politiques au régime MRND-CDR et ce depuis 1990. Il a participé activement au génocide de 1994. Son nom figure à la 67^{ème} place de la liste des 400 criminels de guerre publiée par le gouvernement rwandais à la fin de l'année 1994. D'autre part, cette amie intime de l'abbé Maindron, a mis à l'abri à "l'étranger", la famille du colonel Gatzinzi, nommé chef d'état-major militaire par intérim - et pour quelques jours seulement -, après la mort, dans l'avion présidentiel, du chef d'état-major en titre. C'est dire si Maindron avait "le bras long" à l'époque du génocide. Et contrairement il ce qu'il laisse croire, il n'était pas non plus le petit soldat resté fidèle au poste pendant les terribles événements du Rwanda.

5) Comme l'abbé Maindron se trouvait en congé en Europe, c'est l'évêque de Nyondo, à l'époque Mgr Aloys Bigirumwani, qui la reçut en son honneur.

6) Au Sud du Rwanda, dans le diocèse de Cikongoro.

7) Editions Œil, 19XX, p. 26.

8) Revue *Dialogue*, numéro d'août/septembre 1994.

9) *Rwanda: un prêtre dans la tragédie*, éditions de l'Atelier, 1995.

10) En raison de leur résistance héroïque, la colline de Gitwa a été surnommée Nyamagumba, en souvenir d'une de colline de Ruhengeri où des combats de la même intensité s'étaient déroulés entre le FPR et l'armée du président Habyarimana.

Les inédits

Cette semaine, cette rubrique propose deux scènes extraites d'un ensemble beaucoup plus vaste : « Les auditions du Colonel Le Juste », écrit par Jean-Marie Piemme(1). Plusieurs scènes de cet ensemble avaient été mises en répétition pour les représentations de janvier 1999, mais elles furent assez vite abandonnées et finalement l'ensemble écarté du spectacle en cours. En réalité, ces scènes présentaient un grand intérêt car, à l'époque, elles étaient pratiquement les seules à posséder un vrai contenu informatif dans une forme dramatique classique : le procès. Mais cette qualité constituait aussi leur talon d'Achille. Dans un dispositif où le suspect, ou l'inculpé, a principalement la parole, et sur un sujet (la « révolution » de 1959) que peu de gens connaissent, le beau rôle revient à la défense. Comment contrer ce flot de vues simplistes, d'informations fausses, d'analyses à prioristes ? Elles ne se dénoncent pas toutes d'elles-mêmes. Cette fonction est aujourd'hui assurée dans la pièce par la scène des « Hyènes », mais cela vient après la « Litanie des questions », la conférence « Au cœur de l'ethnisme », le texte du Chœur des Morts « Naho se bene wacu ? » et « Si c'est un homme... » sur le pogrom de Kielce. Cela fait beaucoup, et sous des formes très variées, pour permettre de situer ce que chantent les Hyènes.

Mais surtout « Les auditions du Colonel Le Juste » constituaient une sorte de pièce autonome, dont les scènes écrites par Jean-Marie formaient le premier jet. On sentait bien que beaucoup d'éléments dramaturgiques manquaient encore pour leur donner une pleine expression. Par exemple : qui étaient vraiment les membres de cette commission, des rescapés ? des Morts ? et lesquels ? jugeant un colonel lui-même décédé depuis longtemps ? Procès de fantômes dans quel but ? Tout cela méritait réponse. Et les réponses auraient amené un développement, autrement dit un spectacle complet dans le spectacle. Tout cela autour d'un événement (1959) qui, pour être considérable, n'épuise nullement le sujet des origines du génocide. Pour ces raisons, à notre regret, cet ensemble est sorti de l'œuvre en cours.

J.D.

(1) Le sujet est inspiré du livre du Colonel Guy Logiest : « Mission au Rwanda. Un blanc dans la bagarre Tutsi-Hutu », Bruxelles-Didier Hatier 1988, et des phrases entières en étaient tirées. Les deux grands artisans belges de la « révolution » hutu de 1959, Harroy et Logiest, ont heureusement écrit des Mémoires sans fard, à l'époque où le colonialisme était sûr de lui, et qui revendiquent clairement des choix, des méthodes, une idéologie, dont beaucoup hésiteraient encore à se prévaloir aujourd'hui.

SCENE: AUDITIONS DU COLONEL LOGIEST

AUDIENCE 1

LOGIEST

Je m'appelle Guy Logiest. Je suis né à Gand. J'ai le grade de colonel. En 1958, j'ai reçu le commandement du 3^e groupement chargé de couvrir un ensemble de territoires trente fois grands comme la Belgique. Le Ruanda-Urundi faisait partie de ces territoires. Je devais assister l'administration de la colonie dans le maintien de l'ordre.

MEMBRE DE LA COMMISSION

Colonel, quelle était votre attitude à l'égard des Africains?

LOGIEST

Nous avons conscience d'une différence de race entre les noirs et les blancs. L'union d'une européenne et d'un africain nous choquait. Mais nous n'étions pas des racistes haineux.

MEMBRE DE LA COMMISSION 1

Mais entre vous et les africains, il y avait tout de même des différences ?

LOGIEST

Oui. Un abîme social. C'est peut-être la conscience de notre supériorité intellectuelle et technique qui nous séparait le plus des noirs. ils n'avaient rien inventé, ni l'écriture, ni la roue, ni la brique.

AVOCAT

Le colonel Logiest avait de l'estime pour les noirs. Il les trouvait courageux, adroits, fiers, désireux de bien faire.

MEMBRE DE LA COMMISSION 1

Où passiez-vous vos vacances?

LOGIEST

En Afrique du Sud.

MEMBRE DE LA COMMISSION 2

En Afrique du Sud.

AVOCAT

L'épouse du colonel est Sud-Africaine.

LOGIEST

L'Afrique du sud est pour moi une seconde patrie. Je voulais m'y établir après ma retraite.

MEMBRE DE LA COMMISSION 1

Vous approuviez donc le régime d'apartheid?

LOGIEST

On ne mélange pas les races comme on mélange le vin dans l'eau.

AVOCAT

Le colonel Logiest veut dire que son expérience coloniale lui faisait penser que l'Afrique du Sud était un modèle réaliste de développement.

MEMBRE DE LA COMMISSION 2

Pourquoi?

LOGIEST

Il était susceptible d'assurer le progrès dans l'ordre.

MEMBRE DE LA COMMISSION 3

Quelle idée aviez-vous du Rwanda en arrivant?

LOGIEST

Je ne savais pas grand chose. J'avais juste lu un livre ancien qui rapportait l'histoire des rois tutsi, leurs origines étrangères.

MEMBRE DE LA COMMISSION 1

Leur prétendue origines étrangères.

LOGIEST

Si vous voulez.

MEMBRE DE LA COMMISSION 1

Non. Pas "si je veux". Ici, nous cherchons une forme de vérité colonel, et cette forme de vérité oblige à dire que l'affirmation d'une origine étrangère des Tutsi est parfaitement infondée.

AVOCAT

A l'époque, on y croyait!

MEMBRE DE LA COMMISSION

Et bien c'était faux!

AVOCAT

Oui, mais c'est pas ça qui compte!

LOGIEST

Voulez-vous savoir ce que j'ai trouvé en 58? Un pouvoir tutsi arrogant. Une incroyable arrogance! Ils ne voulaient plus rien céder aux belges, et en face, j'ai trouvé un peuple hutu taillable et corvéable à merci, un peuple généreux, voilà ma vérité.

AVOCAT

Les africains ont toujours eu des rivalités raciales entre eux, tout le monde le sait!

LOGIEST

Peut-être les Tutsi n'avaient-ils aucune origine étrangère. Il est possible que j'ai cru cela à tort. Mais arrogants, ils l'étaient! Et durs. Et cruels. Leur régime était féodal, despotique. Il me semblait urgent d'introduire là-dedans quelques principes élémentaires de démocratie. Un peu plus de justice sociale. Est-cela qu'on me reproche?

MEMBRE DE LA COMMISSION 3

Continuez, Colonel.

LOGIEST

C'était une tâche difficile. Jusqu'où pouvait-on aller dans la transformation du régime sans susciter la colère des Tutsi? Et si on n'allait pas suffisamment loin dans les réformes, comment allait réagir la majorité hutu?

MEMBRE DE LA COMMISSION 2

La tutelle craignait les troubles? C'est ce qui a poussé le gouverneur Harroy et vous à renforcer l'occupation militaire du Rwanda?

LOGIEST

Exact.

AUDIENCE 5

MEMBRE DE LA COMMISSION 1

Revenons à l'attitude de l'Eglise catholique.

LOGIEST

Oui, c'est important.

MEMBRE DE LA COMMISSION

Pendant des nombreuses années, l'Eglise catholique accrédite l'idée d'une supériorité des Tutsi parce qu'elle les considère comme influents. Ils peuvent, pense l'Eglise, jouer un rôle essentiel dans la christianisation du Rwanda, c'est bien ça?

LOGIEST

Oui. Entre les années trente et les années 50.

MEMBRE DE LA COMMISSION

Vers la fin des années 50, l'Eglise change de position. Pourquoi?

LOGIEST

Question d'époque, je suppose.

MEMBRE DE LA COMMISSION

L'Eglise missionnaire catholique préparait son avenir post colonial?

LOGIEST

Exact. Elle s'était longtemps identifiée au pouvoir colonisateur. Maintenant que venaient les revendications nationalistes, elle voulait prendre ses distances. Elle voulait préserver sa présence, son influence dans les pays nouvellement indépendants.

AVOCAT

Puis-je lire un extrait d'une lettre? Elle est du RF Mosmans qui est très explicite sur le sujet? Je cite: " Les aspirations des noirs provoqueront tôt ou tard des frictions avec les autorités établies. L'Eglise se doit de rester au-dessus de ces oppositions et des conflits possibles. Or, la formule de collaboration avec l'autorité qui a été suivie jusqu'ici risque de faire apparaître l'Eglise comme ayant partie liée avec le gouvernement. S'il devait en être ainsi, L'Eglise serait rendue solidaire des inévitables erreurs de tactique, des lenteurs, des faux-pas, bref de tous ces éléments souvent impondérables qui blessent les autochtones au plus intime d'eux-mêmes." Fin de citation. N'est-ce pas clair?

LOGIEST

En ce qui concerne plus particulièrement le Rwanda, l'Eglise sentait monter la revendication hutu. Elle ne pouvait plus s'en tenir à l'ancienne alliance. Elle a donc préféré prendre ses distances avec la tutelle et avec son ancien allié Tutsi.

MEMBRE DE LA COMMISSION

Du point de vue des Tutsi, c'était une trahison?

LOGIEST

Oui.

MEMBRE DE LA COMMISSION

Mgr Perraudin et les évêques du Rwanda ont publié une lettre pastorale. Ils y prônaient une égalité raciale.

LOGIEST

Mgr Perraudin soutenait effectivement le renversement d'alliance.

MEMBRE DE LA COMMISSION

Vous l'avez rencontré?

LOGIEST

Oui. Il était menacé. Les Tutsi l'ont tout de suite mis sur une liste des hommes à abattre. Les missions catholiques ont aussi joué un grand rôle au niveau de la presse. L'abbé Kagamé est remplacé par Kayibanda pour le poste de rédacteur en chef du journal de l'évêché de Kabgayi; Kagame était l'historien des rois tutsis. Kayibanda c'est un Hutu militant. Le ton pro-hutu qu'il va donner au journal jouera un grand rôle dans la constitution du mouvement hutu.

MEMBRE DE LA COMMISSION

Vous avez dit que l'Eglise soutenait depuis longtemps le pouvoir tutsi. Comment se fait-il qu'elle ait pu si facilement capter le pouvoir hutu?

LOGIEST

Que pouvait faire un hutu désireux de sortir de sa condition? Se préparer à la prêtrise. C'est par ce biais que des gens comme Kayibanda ont acquis leur formation intellectuelle.

AVOCAT

Mgr Perraudin en avait d'ailleurs fait un moment son secrétaire.

MEMBRE DE LA COMMISSION

Le renversement d'alliance était donc aisément réalisable?

LOGIEST

Avoir l'Eglise à ses côtés était certainement un atout stratégique important pour le mouvement hutu. A la fois à l'intérieur du pays, mais aussi à l'extérieur. Cela lui conférait une réelle légitimité, surtout dans les mouvements chrétiens progressistes.

MEMBRE DE LA COMMISSION

Vous même, à titre personnel, comment jugez-vous le revirement de l'Eglise?

LOGIEST

Personnellement, j'étais heureux de la voir défendre une véritable égalité des races. Je pense que l'Eglise catholique a su prendre à temps une position au nom de son message de paix, de justice et de charité.

MEMBRE DE LA COMMISSION

Il était bien révolu le temps où Mgr Classe estimait que les indigènes de race tutsi étaient supérieurement intelligents et aptes à occuper des postes de commandement et qu'il fallait en faire les collaborateurs privilégiés de l'administration.

LOGIEST

Exact.

« Il s'agit de développer deux arts : l'art dramatique et l'art du spectateur »

Bertolt Brecht

Nous aimerions partager avec nos amis rwandais ces quelques pages au sujet des traditions théâtrales dont nous sommes issus; elles seront, pensons-nous, instructives à découvrir ou à redécouvrir pour chacun dans le cadre de Rwanda 1994, puisqu'elles parlent de la naissance de pistes pour les artistes de théâtre de « l'ère scientifique ».

Alors que nos ancêtres achevaient la colonisation de l'Afrique et du monde, ici, des artistes révolutionnaient l'Art du Théâtre. Ils inventèrent les bases de pratiques pour le Théâtre dans le monde contemporain. Ils énoncèrent les principes de ce qui se voulait une attitude de l'artiste moderne: la responsabilité de témoigner du monde des hommes, de tendre aux spectateurs des pistes pour comprendre le monde . Ils avaient une grande foi dans leur art et dans l'idée que le mouvement vers la connaissance mène à la voie du progrès de l'humanité.

Autour de Constantin Stanislavski, né à Moscou en 1863, dans une société où il y avait encore des serfs-et qui traversa bien des souffrances de l'Histoire de son pays, des artistes posèrent - entre autres - les fondations de la première véritable méthode de travail pour l'acteur - être psychologique et physique - ainsi qu'une véritable éthique pour le monde théâtral.

Au tour de Bertolt Brecht, né en Allemagne avec le siècle, d'autres affirmèrent que le théâtre devait être un lieu où l'homme - être pensant - tentait de comprendre le monde et partant de là, pouvait contribuer à le transformer. Ils virent leur pays s'auto-détruire sous la pression des mauvais maîtres.

BB l'exilé, qui retrouvera un jour son pays mutilé (il choisit l'Est et participa à l'espoir de construction d'un monde plus juste). Autour de lui se constitua une pratique amenant la responsabilité du théâtre à un sommet artistique rare. Ils définirent ce que pouvait être le jeu critique, l'attitude EPIQUE, celle qui amène aux spectateurs, par le « divertissement », le grand plaisir et la grande utilité de la réflexion.

Je voudrais vous dire une dernière chose : lorsque nous avons commencé les travaux du Groupov en 1979, nous reconnaissons en ces artistes de grands maîtres et nous étions désespérés de voir leur héritage bradé, bafoué, trahi, sur les scènes de théâtre, dans une époque où l'ironie et le cynisme envers ceux qui avaient cru en un progrès possible pour l'humanité en ce monde était partout. Mais nous nous refusions à appliquer les "recettes" de ces maîtres, il s'agissait plutôt de repartir de leur présupposés. Nous pensions aussi qu'il nous fallait inventer des formes qui tiennent compte et rendent compte de notre présent... C'est peu à peu, pendant toutes ces années, que nous avons appris à reconnaître la place de guides, d'éclaireurs, de "grands ancêtres" qu'ils avaient, qu'ils ont sur notre chemin.

Les pages sur Stanislavski sont extraites de la préface du remarquable livre de Lev Bogdan, Le siècle Stanislavski - le roman théâtral du siècle Moscou/ new-york, paru en 1999.

Les textes de Brecht sont extraits de l'édition B.B. L'art du comédien, éd. de l'Arche, 1999. Il s'agit d'un récent recueil de textes de Brecht sur le jeu, qui a le mérite de rassembler un certain nombre de textes, autrefois disséminés dans de nombreux livres, et de replacer ces textes chronologiquement, parfois dans de nouvelles traductions. J'ai choisi des textes qui sont ceux des premières intuitions, des premières réflexions qui conduiront peu à peu à l'élaboration d'une méthode. .

Nous continuerons notre voyage dans les pas du théâtre la semaine prochaine avec d'autres documents...

Rem : il existe en vidéo une série de 3 fois 50 minutes, une émission de Lev Bogdan, Le siècle Stanislavski, prod. La sept et L'union des gens de Théâtre de Russie..., 1993. Elle est disponible pour qui veut pendant les répétitions.

Francine

Je suis né à Moscou en 1863, à la frontière de deux époques. Il restait du servage des traces que je n'ai pas oubliées. Je me souviens aussi des chandelles de suif, des lampes à huile, des tarantass, des dormeuses et des estafettes, des fusils à pierre et des petits canons qu'on eût pris pour des jouets. J'ai vu naître voies ferrées et trains rapides, bateaux à vapeur, avions, dreadnoughts et sous-marins, automobiles, projecteurs électriques, téléphone avec fil et sans fil, télégraphe et canon de 305. Ainsi, de la chandelle de suif au projecteur électrique, du tarantass à l'avion, du voilier au sous-marin, de l'estafette à la radio, du fusil à pierre à la Grosse Bertha, du servage au bolchevisme et au communisme, je vécus bien des bouleversements qui remirent en cause plus d'une fois les principes fondamentaux de mon existence.

CONSTANTIN S. STANISLAVSKI,
Ma vie dans l'art

New York, décembre 1947, coup de foudre à Broadway pour la première de la pièce de Tennessee Williams *Un tramway nommé désir*. Le public et la critique découvrent, fascinés, un jeune comédien dont la puissance instinctive de jeu et sa façon de capter le « mood » - autrement dit l'état d'âme - de sa génération bouleverse les codes reconnus de l'interprétation dramatique.

Vêtu de son tee-shirt déchiré, Marlon Brando entre tout droit dans la légende. Le prototype de l'acteur moderne est né.

Un Tramway nommé désir, dont il interprète le rôle principal, devient la pièce emblématique de l'Actors Studio que son metteur en scène, Elia Kazan, venait de créer à peine deux mois plus tôt en compagnie de Cheryl Crawford et Robert Lewis.

Bientôt ce sera *La fureur de vivre* et la montée au firmament d'une comète fugace qui a pour nom James Dean suivie d'une autre, au destin tragique elle aussi, Marilyn Monroe. Ils consacreront le mythe, ouvrant la route à deux générations d'acteurs formés dans le même creuset et qui imposeront, via Hollywood, le « style Actors Studio » sur les écrans et les scènes du monde entier.

La première réunion de l'Actors Studio se tient le dimanche 5 octobre 1947 à 20 heures, au dernier étage d'un vieux théâtre new-yorkais, décrépi et poussiéreux, le Princess Theatre, rebaptisé l'Old Labor Stage. Le même exactement où 34 ans auparavant, Richard Boleslavski,

un transfuge du Théâtre d'Art de Moscou venu chercher fortune aux États-Unis, donnait avec la bénédiction tacite de son maître Stanislavski, ses premières conférences sur ce qu'il est convenu d'appeler le « Système ». Plus qu'une coïncidence, c'est le signe avéré d'une vraie filiation et un flash-back vers cette année 1923 où le Théâtre d'Art de Moscou triomphait à Broadway et ailleurs sur les grandes scènes du Nouveau Monde. Jamais le public américain n'avait encore vu jouer des acteurs de cette façon et les professionnels éblouis voulurent en savoir plus.

L'un d'eux, un jeune homme de vingt-deux ans assiste, bouleversé, à chacune des représentations de la troupe russe. Il s'appelle Lee Strasberg. Pour lui, c'est la révélation d'une nouvelle voie qui le conduit à l'American Theatre Laboratory où il devient l'élève de Richard Boleslavski et Maria Ouspenskaïa. Une vingtaine d'années plus tard, il rejoint à son tour l'Actors Studio dont il devient le grand Maître.

Ainsi firent école les « Russes » du Théâtre d'Art de Moscou restés à New York après leur tournée de 1923-1924. De ces greffons jaillit une nouvelle race d'acteurs, de metteurs en scène, d'auteurs, porteurs d'un nouvel humanisme, d'une nouvelle culture, d'une nouvelle éthique, initiateurs d'un puissant courant basé sur la réalité de la vie et la vérité des sentiments.

A la fin de ces années quarante et dans les années cinquante, il est difficile en Amérique, tandis que s'épanouit l'Actors Studio, d'affirmer trop haut une quelconque filiation artistique ou spirituelle avec l'URSS, patrie du bolchevisme. On est en pleine Guerre Froide. Staline achève de verrouiller son Rideau de Fer contre toute contamination capitaliste tandis que de son côté le sénateur anticommuniste McCarthy déclenche sa célèbre chasse aux sorcières. La tornade salvatrice anti-bolchévique fait ainsi des ravages de Broadway à Hollywood où beaucoup de professionnels du théâtre et du cinéma ne cachent pas leurs sympathies pour la jeune révolution russe, ses promesses de justice et de bonheur, son humanisme et son nouveau créateur. Du moins ce qu'on en croyait savoir avant que ne s'abatte la chape de plomb stalinienne sur cette éphémère et bouillonnante euphorie.

Si tant est que le sénateur McCarthy et ses inquisiteurs eussent été réellement informés de la généalogie de l'influence russe sur le théâtre et le cinéma américains, ils n'auraient pas eu besoin de se donner autant de peine pour remonter les filières du mal.

A Broadway comme à Hollywood, on parlait encore beaucoup le russe.

Richard Boleslavski, le petit voyou polonais d'Odessa qui dès l'adolescence faisait le coup de poing contre les flics du Tsar dans les émeutes qui suivirent la mutinerie du cuirassé Potemkine, celui qui vers 1910 participait à la fondation du Premier Studio du Théâtre d'Art de Moscou, meurt à Hollywood dix ans avant que naisse l'Actors Studio. De 1929 à 1937, il y a dirigé dix-huit films pour des grandes compagnies et contribué au lancement d'acteurs aussi célèbres que Fredric March, Charles Laughton, Robert Montgomery, Joan Crawford, Marlène Dietrich, Charles Boyer, Basil Rathbone, Clark Gable, Gary Cooper ou Greta Garbo.

Les autres émigrés rescapés de la tournée du Théâtre d'Art de 1923-1924 firent des carrières diverses qui toutes pourtant ont contribué d'une manière décisive à établir le Système et son éthique aux États-Unis. Des acteurs devenus célèbres - Akim Tamirov par exemple - et aussi des « pédagogues », Jilinski et Soloviova entre autres, qui enseignèrent jusque dans les années soixante-dix et formèrent deux générations d'acteurs, et des maîtres qui à leur tour transmirent et transmettent aujourd'hui encore les éléments essentiels de leur enseignement.

Mikhaïl Tchekhov, neveu d'Anton, émigra plus tard en raison de la montée du stalinisme et du péril immédiat qui le menaçait. Après dix ans d'amères errances entre Berlin, Vienne, Paris, les Pays Baltes, New York et l'Angleterre, il s'installe à Hollywood en 1938(1), un an seulement après la mort de Richard Boleslavski son collègue du légendaire Premier Studio de Moscou, dont il prend en quelque sorte le relais. Parmi ses nombreux élèves, beaucoup d'acteurs appartenant à l'élite américaine et quelques stars du panthéon cinématographique mondial - et pas des moindres -, Yul Brynner, Marilyn Monroe, Ingrid Bergman et Martin Ritt. Il est sans doute celui qui laissa en Amérique, l'empreinte la plus forte de l'héritage stanislavskien - à travers son propre système et par delà les écrans, sur la planète entière. Il meurt en 1955 non loin de Sunset Boulevard. Ses élèves et disciples continuent (2)...

A l'autre extrême du monde d'alors coupé en deux par la Guerre Froide, sa première assistante du temps du Studio Mikhaïl Tchekhov de Moscou quarante

1. Il avait fui les staliniens à Moscou, la xénophobie française l'avait chassé de Paris, à Riga ce sont les putschistes fascistes de son propre théâtre qui l'obligèrent à quitter le pays et à Hollywood il trouva les inquisiteurs de McCarthy qui menaient leurs opérations de nettoyage anti-bolchévique. Mikhaïl Tchekhov a été « L'homme traqué » en quelque sorte, celui qui a parcouru la vie avec une pièce sous le bras et un rôle qu'il n'a jamais pu jouer: Don Quichotte.

2. Ainsi donc, trois membres du « premier cercle » du Premier Studio du Théâtre d'Art de Moscou, sont morts à Hollywood: Richard Boleslavski en 1937 et Mikhaïl Tchekhov en 1955, tous deux d'une crise cardiaque. Quant à Maria Ouspenskaïa, elle périt dans l'incendie d'un studio de cinéma en 1949.

ans auparavant, Maria O. Knebel, ranimait alors la flamme originelle. Elle aussi élève de Stanislavski, mise au ban et reléguée pendant longtemps en province par le pouvoir stalinien qui n'aimait guère les juifs et de surcroît quand ils étaient d'origine germanique (3), Maria Knebel pouvait avec la mort du Petit Père des Peuples en 1953, revenir travailler à Moscou. Pendant toute cette longue éclipse de terreur et d'exil intérieur elle avait correspondu en secret avec Mikhaïl Tchekhov, l'émigré d'Hollywood, dont on n'osait pas même prononcer le nom à Moscou. En fidèle gardienne du temple, elle avait conservé les trésors oubliés et les clés authentiques du *Système* pédagogique et éthique de Stanislavski. Un système enrichi sans cesse au cours de toutes ces années, notamment par les expériences artistiques des disciples émigrés et bannis de la mémoire russe au profit de la Nomenklatura culturelle soviétique.

Et Maria Knebel, cette petite femme merveilleuse et lumineuse, dotée d'un nez et d'une bravoure de Cyrano, dont aujourd'hui encore à Moscou personne n'évoque le nom sans serrement de gorge, a fait renaître la vérité du théâtre et le vrai talent des décombres du réalisme stalinien. Elle a véritablement donné la vie à deux générations d'acteurs et de metteurs en scène soviétiques, dont certains des plus prestigieux. Elle a aussi, en raison du caractère éminemment prosélytique de l'état soviétique, formé des centaines d'hommes et de femmes de théâtre venus de pays amis - autrement dit du monde entier - qui aujourd'hui perpétuent à leur tour avec leurs propres interprétations culturelles, les éléments de l'enseignement et de la philosophie de Stanislavski (4).

Bien d'autres disciples de par le monde et tout au long de ce siècle ont, dès les années vingt, repris la parole de Stanislavski pour la porter plus loin, au Japon, au Brésil, en Argentine, au Mexique et ailleurs.

Quant à Constantin Stanislavski, leur maître et père spirituel à tous, il s'est éteint en 1938, maintenu par les soins du Kremlin en réclusion médicale dans sa maison de Moscou. Comme le fut Maxime Gorki et tant d'autres encore. La devise de Staline à cet égard était: « ne pas supprimer, isoler ». On sait pourtant maintenant que Gorki, au moins, a bel et bien été assassiné par ses médecins.

3. La famille Knebel était d'origine autrichienne. Le père de Maria, imprimeur et éditeur de livres pour enfants, introduisit, pour la première fois en Russie, la couleur pour l'édition d'un recueil de contes.

4. Maria Knebel, entre autres livres sur le théâtre, dont un sur Mikhaïl Tchekhov, est l'auteur de *La poésie de la pédagogie*, un ouvrage essentiel pour la compréhension de son enseignement et son extraordinaire influence. Malheureusement non encore traduit à ce jour.

Stanislavski meurt un an après son élève et disciple Richard Boleslavski, l'année même où s'installe à Hollywood Mikhaïl Tchekhov, celui dont Stanislavski disait: « Si vous voulez connaître mon Système, allez voir travailler Mikhaïl Tchekhov. »

Embaumé et sanctifié, Stanislavski est bien mort. Une première fois d'épuisement par tant d'années de lutte solitaire, une seconde fois assassiné à titre posthume par certains autres successeurs et faux disciples qui se sont acharnés à couler de force sa pensée flamboyante dans le moule terne et réducteur du « Réalisme Socialiste ». Censuré, amputé, tronqué, dénaturé, pillé, son véritable héritage devint alors comme le souvenir des trésors du Titanic, reposant bien loin, inaccessibles au fond d'un océan (5).

Seuls quelques disciples américains - et quelques rares soviétiques, dont Maria Knebel - surent préserver l'essentiel. Mais qu'en était-il ailleurs? Bernard Dort pose la vraie question : « Connaissions-nous Stanislavski? [...] Pour la plupart des hommes de théâtre français, l'affaire est réglée une fois pour toutes. Stanislavski est quelque chose comme un saint, un héros, un sage ou un fou; il suffit de citer religieusement son nom en quelque occasion solennelle et nous sommes quittes envers lui. Bref, nous avons escamoté Stanislavski sous son mythe (6) [.. .]. »

Telle une comète, il a embrasé le firmament artistique de ce XXe siècle et la rémanence de son passage ne cesse d'agiter et d'interroger les tribus théâtrales des cinq continents.

Qui était Stanislavski? Un grand gourou de l'acteur, façon américaine? Le «Petit Père» du Réalisme façon stalinienne? Ou encore l'un de ces barbons poussiéreux de la théorie théâtrale que les apprentis des cours « d'art dramatique» raillent entre deux bouffées d'inspiration et qu'une grande partie des hommes de théâtre dit moderne rejettent, sans doute pour s'affranchir d'une filiation trop lourde à porter. Rien de tout cela assurément, mais certainement l'un des grands génies de l'histoire du théâtre, dont la contribution à l'art de la scène et de l'acteur, est aussi décisive que ne fut celle de Newton à la physique des corps célestes ou de Freud à la psychanalyse. Son disciple rebelle Vsevolod Meyerhold disait de lui qu'il était le Léonard de Vinci du théâtre.

5. La métaphore est empruntée à Anatoli Smelianski, directeur littéraire du Théâtre d'Art de Moscou.

6. Préface à *La construction du personnage* de C. Stanislavski, Ed. Pygmalion, Gérard Watelet, Paris, 1984.

Qu'on le veuille ou non, il est le vecteur essentiel et incontournable de lecture et de compréhension du théâtre de ce siècle. Sans lui, sans la connaissance des théories qu'il a élaborées, sans la connaissance de sa pratique théâtrale replacée dans les différentes époques de sa vie artistique et leurs contextes historiques, sans la connaissance de l'œuvre et de la pensée de ses collaborateurs ou disciples de première et de seconde génération, il est impossible de comprendre ni l'art scénique, ni l'art de l'acteur d'aujourd'hui.

Acteur et meneur en scène de génie, artiste rigoureux, exigeant jusqu'aux limites du possible, possédé par la soif de savoir, il a consacré sa vie à explorer les mystères de la créativité de l'artiste et les mécanismes de création théâtrale pour identifier et essayer de formuler « ces lois fondamentales de la création, communes à toute l'humanité ». Un rêve quasi messianique en somme. Le temps qui fut le sien était propice aux utopies, fussent-elles sociales ou artistiques. Mais contrairement à d'autres, la sienne a survécu car enracinée profondément dans la nature humaine et vérifiée sans cesse par une pratique inlassable et exemplaire. Son œuvre est colossale. Longtemps maintenue sous cloche par le pouvoir stalinien pour son seul profit idéologique, elle fait aujourd'hui partie du patrimoine commun de la confrérie théâtrale mondiale. Un patrimoine que les spécialistes achèvent seulement de décrypter et souvent même de restaurer dans son intégrité.

Dans son sillage sont apparus les courants majeurs du théâtre contemporain. De son influence sont nés les grands acteurs, les metteurs en scène de théâtre et de cinéma, artisans pour beaucoup des grands mythes de l'imaginaire de notre époque.

Mais l'Actors Studio - lui-même aujourd'hui en phase d'éclipse depuis la mort de Lee Strasberg son maître le plus prestigieux - n'est pas, loin s'en faut, le seul courant de l'héritage stanislavskien.

Connaît-on par exemple l'ampleur de son influence au Brésil... où la collision de sa pensée avec celle de Brecht (qui lui-même trouva certaines de ses clés dramaturgiques essentielles en Russie), puis avec celle de Lee Strasberg et de sa « Méthode » enseignée à l'Actors Studio, engendra l'une des synthèses les plus passionnantes qui soient? Et en Argentine... où toute une génération d'hommes et de femmes de théâtre fut pétrie, souvent sans le savoir, par le « Système » importé par des Russes émigrés? Et au Japon... où son influence, dès l'avènement de l'ère du Meiji en 1905, donna naissance au théâtre et à l'acteur modernes japonais? Imagine-t-on que les fascistes japonais iront jusqu'à pogromiser et décapiter certains de ces stanislavskiens du Soleil Levant? Et à l'inverse que les Gardes Rouges, pendant la Révolution Culturelle

chinoise, promènèrent le mannequin de Stanislavski entre celui de Confucius et de Staline, avant de le livrer aux flammes purificatrices comme le symbole expiatoire d'une culture théâtrale détestable car imposée dans les pays frères par la bande des révisionnistes du Kremlin?

Sait-on vraiment quelle est l'importance des bouleversements qu'il a provoqué dans la pensée et l'esthétique du théâtre moderne? En quoi lui sont redevables l'opéra, le cinéma, le décor, l'éclairage électrique, la dramaturgie ou la notion de mise en scène élevée au rang de véritable art? Quelle fut l'ampleur des polémiques qu'il déclencha de son vivant et après sa mort? Quelle fut la nature des procès d'intention qui lui furent fait, les détournements dont il fut victime, les malentendus ou les erreurs d'interprétation? Connaît-on les motivations et les pratiques de tous les Diafoirus du théâtre qui depuis presque un siècle s'emploient à dépecer, pour mieux les solder, son œuvre et sa pensée?

Pour la censure tsariste ou le sénateur américain McCarthy, pour Staline qui « corrigeait » lui-même ses écrits au crayon rouge ou pour les Gardes Rouges de Madame Mao Zedong, Stanislavski symbolisait tantôt le pire des conservatismes bourgeois, tantôt la subversion bolchevique. Il gênait tout le monde.

Alors comment raconter Stanislavski et sa Saga? Comment raconter cette curieuse comète apparue un jour pour brouiller toutes les constellations en place. Dont la trajectoire, comme celle de toutes les comètes se lit dans le passé, le présent et le futur? Car au-delà d'un extraordinaire destin romanesque, il y a non seulement l'homme voué à un théâtre, une troupe et un travail théâtral révolutionnaire, mais aussi l'utopiste et le visionnaire en quête de perfection, aux prises avec les convulsions telluriques de son temps. Et puis il y a les destins de tous les autres, ses inspireurs, ses collaborateurs et ses disciples sans qui rien n'eût été possible. Une épopée en somme qui commence peu avant le siècle et le traverse. Une épopée dont le fil conducteur s'appelle Constantin Stanislavski. Celui qui un demi-siècle exactement avant que l'Actors Studio ne voit le jour, scellait au Slavenskij Bazar - un prestigieux restaurant de Moscou - l'acte de naissance du Théâtre d'Art, l'archétype de tous les théâtres modernes et le berceau de l'une des plus formidables aventures artistiques de notre temps.

Beaucoup de cafés et de restaurants jalonnent cette saga comme toutes celles qui racontent la constitution de nouvelles pléiades de l'art ou de la pensée. Lieux de rencontres et de séparations, de discussions et d'élaboration du futur, de passions et de bouillonnements intellectuels, lieux où prennent corps tant d'utopies artistiques. Le Bazar Slave de Moscou est l'un des plus célèbres d'entre eux. On y a vu en leur temps, Pouchkine, Gogol, Ostrovski, Chaliapine,

Tchaïkovski, Diaghilev et tant d'autres, « intelligents », artistes, penseurs, mécènes bourgeois, poètes, théoriciens de l'art et utopistes révolutionnaires. C'est là aussi que peu avant la fin de la dernière décennie du XIXe siècle, décennie de la fameuse Renaissance artistique russe et des prémices des ondes de choc historiques qui allaient ébranler le monde, se rencontrent Constantin Stanislavski et son futur associé, frère non encore ennemi mais complice de toujours, Vladimir Nemirovitch Dantchenko.

« Pour lancer un nouveau théâtre, dira plus tard Stanislavski à un jeune américain en visite à Moscou, il faut être révolutionnaire, non pas au sens politique, mais animé d'un profond mécontentement à l'égard du statu quo (7).»

L'ambition des deux jeunes hommes en colère est bien peu modeste. Au-delà du Théâtre qu'ils vont créer, ce qu'ils veulent n'est rien moins que de forger le nouveau destin théâtral de la Russie.

Le sort va cependant transcender leur ambition. Ils ignorent alors que le monde tel qu'ils le connaissent est sur le point d'exploser, que le siècle qui s'ouvre est celui des grandes fractures, des traumatismes politiques et des exils, que des parcelles ardentes de leur œuvre seront dispersées au gré des vents de l'histoire, au gré des hasards de la vie pour aller féconder d'autres terres, par-delà toutes les mers.

Ils ont voulu porter la révolution théâtrale jusqu'aux confins de la Russie. Celle-ci va se répandre sur l'ensemble de la planète. Comme d'autres en leur temps rêvent de l'avènement de l'Homme Nouveau, eux rêvent de l'Acteur Nouveau. Celui-ci voit le jour une première fois à Moscou, avant de renaître un demi-siècle plus tard sous les traits de Brando/Kowalski à Broadway dans le Nouveau Monde. Ainsi va la saga...

7. *Les répétitions au Théâtre d'Art dans les années trente*, texte d'une conférence de Norris Houghton publié dans les actes du colloque international *Le Siècle Stanislavski*, ed. Bouffonneries, n° 20/21, Lecture 1989.



Hélène Weigel, dans **Les fusils de la Mère Carrar**, mise en scène de Slatan Dudow, Paris, 1937

DIALOGUE SUR L'ART DRAMATIQUE

- Les comédiens connaissent toujours de grands succès dans tes pièces. Es-tu, toi, satisfait d'eux ?
- Non.
- Parce qu'ils jouent mal?
- Non, parce qu'ils jouent faux.
- Comment devraient-ils donc jouer?
- Pour un public de l'âge scientifique.
- C'est-à-dire?
- En montrant leur savoir.
- Quel savoir?
- Leur connaissance des rapports humains. Des attitudes humaines. Des forces humaines.
- Bon, ce sont là des choses qu'ils doivent connaître. Mais comment les montrer?
- En jouant d'une manière consciente. En décrivant leur personnage.
- Comment font-ils donc maintenant?
- Ils font appel à la suggestion. Ils se mettent et mettent le public en transe.
- Donne un exemple.
- Ils ont à représenter, disons, une scène d'adieux. Que font-ils? Ils se plongent dans l'état d'esprit de celui qui fait ses adieux, et ils cherchent à mettre le spectateur dans la même disposition. En fin de compte, et si la séance est réussie, personne ne voit plus rien, n'apprend rien; chacun a au mieux des souvenirs; bref, chacun éprouve des sentiments.
- Tu décris un processus presque érotique. Mais comment devrait-on représenter la scène?
- D'une manière purement spirituelle, comme un cérémonial, un rite. Le spectateur et le comédien devraient non pas se rapprocher, mais au contraire s'éloigner l'un de l'autre. Chacun devrait s'éloigner de soi-même. Sinon, c'en est fini de l'effroi nécessaire à la connaissance.
- Tu viens d'employer, il y a un instant, le mot « scientifique ». Tu veux dire que l'amibe ne cherche pas à s'attirer les faveurs de l'homme qui l'observe. Il est impossible de s'identifier à elle. Mais l'homme scientifique se propose de la comprendre. Y parvient-il au moins, pour finir?
- Je ne sais pas. Il souhaite la mettre en relation avec d'autres choses qu'il a vues.
- Le comédien ne doit donc pas tenter de rendre compréhensible son personnage?
- Moins le personnage que les événements peut-être. Je m'explique : quand je vais voir *Richard III*, je n'aspire pas à me sentir un autre Richard III, mais à saisir ce phénomène dans tout ce qu'il présente d'étrange et d'incompréhensible.
- Devons-nous donc voir de la science au théâtre?
- Non, du théâtre.
- Je vois: comme n'importe quel autre, l'homme de l'âge scientifique a lui aussi son théâtre.

- Oui. Mais aujourd'hui le théâtre ne tient pas compte du fait qu'il a ce type d'homme pour spectateur. Car ce spectateur dépose au vestiaire sa raison en même temps que son manteau.

- Ne pourrais-tu dire au comédien comment il devrait donc jouer?

- Non. Il est, de nos jours, entièrement sous la dépendance du spectateur, il lui est aveuglément soumis.

- N'as-tu jamais essayé de le lui dire ?

- Si. Constamment.

- Est-il parvenu à jouer ainsi?

- Oui, parfois; lorsqu'il était doué et encore naïf, et qu'il y prenait du plaisir; mais même là pendant les répétitions uniquement, et aussi longtemps que j'étais là, moi et personne d'autre, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il avait devant lui ce type de spectateur dont je t'ai parlé; plus la première approchait, et plus il s'éloignait de cette manière de jouer; il se transformait à vue d'œil, car il sentait qu'il ne pouvait être ainsi à même de plaire aux autres spectateurs, à ceux qu'on attendait désormais.

- Crois-tu qu'il leur aurait vraiment déplu?

- Je le crains. En tout cas, il aurait couru un grand risque.

- Ne pourrait-on introduire progressivement cette manière de jouer?

- Non. Si on l'introduisait progressivement, il n'y aurait pas naissance progressive de quelque chose de neuf, mais disparition progressive de quelque chose d'ancien! Et progressivement aussi les spectateurs cesseraient de venir. Car introduite progressivement, cette manière nouvelle ne le serait jamais qu'à moitié, elle resterait sans force et sans effet. C'est qu'il ne s'agit pas ici d'une amélioration d'ordre qualitatif, mais d'une orientation radicalement différente : le théâtre ne sera pas mieux à même d'atteindre son ancien objectif avec plus de facilité, c'est une autre tâche qu'il remplira; même s'il s'y emploie, pour commencer, médiocrement. Qu'advierait-il si l'on introduisait subrepticement cette manière nouvelle? On dirait tout simplement du comédien qu'il « se fait remarquer ». En fait, ce qu'on remarquerait, ce ne serait pas son jeu, mais lui-même. Il « s'imposerait ». Or cette volonté d'attirer l'attention est précisément l'une des caractéristiques du nouvel art du comédien. Ou bien on lui reprocherait de jouer d'une manière trop consciente. Ce qui est une autre caractéristique de ce nouvel art.

- Y a-t-il eu des essais de ce genre?

- Oui, quelques-uns.

- Donne un exemple.

- La comédienne qui jouait la servante dans *Œdipe* appartient à ce type nouveau (1). Elle lançait, dans le récit de la mort de sa maîtresse, son « morte! morte! » d'une voix perçante et on ne peut plus froide, son « Jocaste n'est plus» sans la moindre plainte, mais d'un ton si ferme et implacable qu'en cet instant précis, cette simple annonce faisait plus d'effet que n'en aurait produit toute autre explosion de douleur. Elle livrait donc à l'épouvante non sa voix, mais son visage; fardée de blanc, elle indiquait l'effet que la mort exerce sur ceux qui en sont témoins. La façon dont elle rapportait que Jocaste aurait, en se suicidant, comme succombé sous les assauts d'une meute, exprimait moins de la pitié pour la malheureuse que le triomphe de la meute. Le spectateur le plus sentimental était ainsi mis hors d'état d'ignorer qu'une décision avait été prise et que celle-ci demandait son approbation. En une phrase limpide, la comédienne décrivait avec étonnement la frénésie et l'apparente déraison de la mourante, et dans le ton, sur lequel il était impossible de se méprendre, de son « et comment elle périt, nous ne le savons point », perçait, maigre mais définitif hommage, le refus de donner davantage de détails. Toutefois, en descendant les quelques marches du praticable, elle faisait de si grands pas que sa mince silhouette paraissait couvrir une distance considérable pour aller rejoindre, du lieu d'horreur abandonné, les personnages qui se trouvaient plus bas sur la scène. Poussant ses plaintes machinales, les bras levés, elle suppliait, en quelque sorte, qu'on ait pitié d'elle, qui avait été le témoin de ce malheur. Son cri puissant «*Et maintenant, lamentez-vous*», semblait contester la validité de toute plainte antérieure, moins fondée que la sienne.

- Quel a été son succès?

- Modeste; sauf auprès des connaisseurs. Parmi tous ces spectateurs absorbés par leur identification aux sentiments des personnages, personne ou presque n'avait pris part aux décisions intellectuelles de l'action. Et l'épouvantable décision que la comédienne rapportait n'eut quasiment aucun effet sur des gens qui la considérèrent comme une simple occasion d'éprouver encore des sentiments.

1. Allusion à Helene Weigel qui interprète ce rôle à Berlin en 1929 dans une adaptation de la pièce (chez Sophocle le personnage est un domestique et non une servante).

[COMEDIEN ET PERSONNAGE]

Des types humains peuvent être à beaucoup d'égards dangereux pour les autres et pour eux-mêmes, mais la vigueur de leurs instincts et de leurs appétits ne saurait être mise en doute. Bien entendu, il est au fond indifférent de savoir d'où les personnages de grands drames proviennent. L'important, c'est qu'ils vivent. Pourtant, si l'on objectait qu'il est impossible que de tels personnages aient vécu, l'auteur se sentirait douloureusement atteint. En général, il est vrai, je conteste que les gens connaissent quoi que ce soit de la vie, et je les crois incapables d'imaginer le déroulement de telle ou telle action d'un homme, dont, par exemple, ils lisent la relation dans leur journal. Parlant d'un de mes personnages qu'il devait interpréter, un comédien très connu et célèbre pour son magnétisme m'a dit un jour : «Ce n'est pas un personnage. Il dit tantôt blanc et tantôt noir. Il ne sait absolument pas ce qu'il dit. » Par là, cet homme voulait donner à entendre que mon personnage n'avait pas été «tiré de la vie », alors qu'en fait il ne faisait qu'en confirmer l'authenticité. Qui ne dit tantôt blanc, tantôt noir? Qui sait ce qu'il dit, sinon un individu tout à fait médiocre? Si les auteurs dramatiques se mettaient vraiment à porter sur la scène des personnalités connues, ce qui serait des plus souhaitable ils auraient pour tâche principale de montrer clairement et calmement comment leur vie s'est déroulée. Jamais on ne devrait se contenter de leur faire dire uniquement ce qui paraît nécessaire pour que l'action (connue) qu'ils ont accomplie puisse avoir lieu; se conformant à la vérité de la vie réelle, on devrait les suivre dans tous leurs détours, dans toutes leurs erreurs, et les représenter de manière à ce que leurs actes (qui remplissent les livres d'histoire) en paraissent d'autant plus incompréhensibles et phénoménaux. Lorsqu'il représente par exemple Richard III, la tâche de l'auteur dramatique ne consiste pas à nous rendre les actes de cet homme aussi intelligibles que possible, mais à nous les présenter comme des plus monstrueux, inhumains, étrangers, et celui qui les a commis comme un animal remarquable mais presque inaccessible. C'est ainsi que le spectateur se trouve enrichi, car il vit ainsi la richesse, le caractère divin du monde, qu'il ne suffit pas de comprendre pour l'épuiser.

LA MÉTAMORPHOSE NON INTÉGRALE: UNE RÉGRESSION APPARENTE

Que le comédien ne se métamorphose pas intégralement en son personnage constitue, d'une certaine manière, une régression. La faculté qu'il possède d'opérer la métamorphose intégrale est précisément considérée comme le critère de son don de comédien; échoue-t-elle, alors tout échoue. Quand ils font du théâtre, les enfants n'y réussissent pas, non plus que les amateurs. Quelque chose de postiche affecte immédiatement leur jeu. La différence qui sépare le théâtre de la réalité ressort avec une acuité douloureuse. Le comédien ne se donne pas tout entier, il retient quelque chose. Même celui qui, intentionnellement, reste en deçà de la métamorphose intégrale éveille le soupçon d'être tout simplement incapable d'y parvenir. Le spectateur que « la vie » oblige parfois à jouer la comédie se rappelle ses tentatives malheureuses de simuler la compassion ou la colère sans les éprouver. Naturellement, l'excès empêche tout autant que le manque la métamorphose intégrale: l'intention manifeste de produire un effet constitue une perturbation. Lorsque la métamorphose intégrale échoue ou n'a pas été visée, trois circonstances au moins viennent ruiner l'illusion recherchée: il apparaît avec évidence que le processus représenté n'a pas lieu ici pour la première fois (on se contente de le reproduire); l'homme qui agit ici n'est pas celui à qui ce qui se passe ici arrive réellement (il n'en est que le rapporteur); les effets ne surgissent pas de manière naturelle (on les provoque artificiellement). Pour que nous puissions progresser, il nous faut absolument reconnaître la métamorphose intégrale comme un acte positif, relevant de l'art, c'est une chose difficile, un procédé qui permet au spectateur de s'identifier au personnage de la pièce. Considérée dans une perspective historique, l'identification a rendu possible une approche nouvelle de l'homme, exprimé une connaissance plus intime de sa nature. Si l'on abandonne maintenant cet état, cet abandon n'est pas total, on ne gomme pas tout bonnement une époque parce qu'elle aurait fait fausse route, on ne se dessaisit pas complètement de son arsenal de moyens artistiques.

Attribuer tout uniment à notre théâtre une fonction religieuse est peut-être injustifié. Il n'en repose pas moins sur le fondement social qui entretient aussi la religiosité. On sait à présent que les religions primitives renfermaient des facteurs importants de maîtrise de la vie, que leur magie a fait éclore des techniques achevées. Aux grandes époques de l'art, on trouve également les tendances visant à la maîtrise de la vie. Cependant, il est clair que cette maîtrise est toujours réservée à des classes sociales déterminées et qu'elle est également limitée par le développement, infiniment moindre en comparaison du nôtre, de leurs forces productives. La fonction sociale des religions consiste de plus en plus à augmenter la passivité des croyants. C'est parallèlement qu'évolue la fonction sociale du théâtre.